

# Lady

Nouvelles

Gallimard

# Lady

Nouvelles

Gallimard

# LADY

Nouvelles

*nrf*

GALLIMARD

*Petite phénoménologie du sac à main en général  
et du Lady Dior en particulier*

CÉCILE GUILBERT

« Josette ouvrit son sac et en tira un agenda ; Henri aperçut un mouchoir de dentelle et un petit poudrier d'or : ça lui semblait plein de mystère jadis, l'intérieur d'un sac féminin. »

SIMONE DE BEAUVOIR,

*Les mandarins*

Quoique l'un de mes plus constants désirs consiste dans la possibilité, parfois impossible hélas, de sortir délestée de tout poids et comme qui dirait mains dans les poches (ce qui n'arrive guère puisque je suis justement obligée de bourrer celles d'une veste ou de mon manteau pour me passer de sac), il m'a semblé reconnaître des poncifs dans le dialogue frivole d'un couple (d'époux ? d'amants ?) surpris il y a quelques semaines dans un café, alors que je sirotais un soda à proximité de leur guéridon. Si je ne peux garantir la totale exactitude des tournures et des mots employés lors de cette conversation, je me rappelle que son déroulé donnait à peu près ceci :

LUI : Pardonne-moi ma chérie, mais je n'ai guère d'idées de cadeau pour ton anniversaire et je voudrais marquer le coup... Que dirais-tu d'un nouveau sac à main ?

ELLE (*perplexe*) : Oulala, oui, cela me ferait très plaisir, tu es adorable... mais c'est difficile à choisir, à quel genre de sac songes-tu ?

LUI (*prudent*) : Je t'avoue que je ne songe à aucun sac en particulier, c'est juste une idée, cela dépend de toi, de tes désirs... je ne sais même pas quelle est la tendance en la matière...

ELLE (*très informée*) : Question sacs, cela fait pas mal de temps que toutes les tendances, tous les genres et tous les styles coexistent, tout le temps... tu n'avais pas remarqué ?

LUI (*persévérant*) : Bon, alors je vais te poser la question autrement : as-tu envie d'un nouveau sac pour tous les jours ? D'un sac de soirée ? D'un modèle que tu as déjà repéré ?

ELLE (*indécise*) : Il y en a tellement... formes, marques, l'offre est infinie... Je crois quand même que j'aimerais bien un sac plus chic que ce que tu entends par « pour tous les jours », et qui le serait assez pour sortir le soir...

LUI (*c'est un homme*) : Note que tu en as déjà de nombreuses sortes, que tu accumules depuis des années mais que tu portes rarement...

ELLE (*agacée*) : Ta remarque est absurde, les sacs sont comme les souliers, on n'en a jamais assez.

LUI (*perdant patience*) : Bon, alors, je répète : un sac te ferait plaisir ? et si oui lequel ?

ELLE (*rêveuse*) : Oui, encore une fois, j'en serais très heureuse, mais il faut que je réfléchisse...

Autant dire que l'affaire était loin d'être dans le sac... pour lui comme pour elle... tant il est vrai que pour une femme l'acquisition d'un sac à main, qu'elle projette d'en faire elle-même l'emplette ou pas, relève du casse-tête. Songeant moi-même à ce que j'aurais répondu à mon amoureux s'il s'était proposé de m'offrir un nouveau sac à main, il me semble que j'aurais demandé comme cette femme

un moment de réflexion pour faire mon choix, avant de le promulguer comme un oukase ne souffrant nulle dérogation possible. Mais en étais-je bien certaine ? Était-ce ainsi que la majorité des femmes réagissaient ? Et si oui, pourquoi le sac à main représentait-il un tel enjeu ? M'amusant alors à creuser le sujet, il m'est apparu que trois points essentiels ressortaient du petit dialogue intime retranscrit plus haut.

Primo : un beau sac à main constituant un accessoire délicat à choisir et souvent onéreux, mieux vaut se le faire offrir, mais il est difficile de donner à quiconque – fût-il le plus raffiné et généreux des êtres – totale carte blanche. Deuzio : en tant qu'objet chargé d'une aura esthétique et symbolique excédant ses qualités fonctionnelles, le concept général de l'objet – *un* sac à main – ne signifie rien pour une femme, son désir s'aimantant toujours à un modèle particulier – *celui-ci* et pas un autre. Tertio : si certains distinguos anciens s'avèrent caducs (sac de jour/de soirée ; quotidien/exceptionnel ; basique/sophistiqué), c'est que la problématique contemporaine de ces sacs très stylés et très exclusifs laidement nommés *it-bags* est venue tout chambouler.

Mais ce que laissait entendre aussi ce petit dialogue, c'est à quel point le vocabulaire associé à ce qui constitue, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'accessoire dont toute femme est munie, s'avère contradictoire, pour ne pas dire confus.

*Accessoire*, et donc superflu ? Rien de plus nécessaire au contraire, essentiel, voire vital, tant il représente, sur le plan matériel et à travers les objets qu'il contient, l'intimité de la femme comme la représentation qu'elle se fait d'elle-même. *Sac* ? Le mot renvoie, certes, à un contenant générique, mais plutôt grossier dans son acception originelle de poche susceptible de recevoir indifféremment farine, sable, charbon, plâtre, barda militaire et j'en passe : même si

toutes les enveloppes de paquets ou de colis ne peuvent être mises, c'est le cas de le dire, dans le même sac, en ce sens prime l'informe, le mal fichu, le mal coupé. Vous me direz que cette image se modifie dès lors qu'aux bras asexués chargés de porter des sacs de vrac se substitue la main d'une femme ? C'est vrai, l'usage de cette extrémité du corps féminin suffit à métamorphoser le concept de sac en autre chose. Que l'on nomme précisément sac à main. Mais qui pourtant ne constitue, conceptuellement parlant, qu'un abus de langage.

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément ? On voit que Boileau n'a jamais eu affaire au *sac à main*. Au sac de malices ambiguës dont ce vocable est porteur. Un vocable, appelons-le SAM, trop restreint pour couvrir la gamme lexicale de tous les modèles modernes qu'il désigne. Et sans doute trop restreint pour des raisons qui tiennent, n'ayons pas peur de citer Kant, au *cadre a priori* de notre représentation.

En effet, si l'on part de cet *a priori* de la représentation mentale concernant SAM, l'imagination convoque aussitôt deux paramètres spatiaux : la dimension du contenant et sa modalité de port. À cet égard, SAM désigne plutôt un récipient de taille restreinte porté, comme de juste, à la main, voire au poignet. Autant dire que SAM n'entraîne pas de prime abord la représentation de contenants notoirement réduits, bien que tenus « à la main » – comme le réticule, la minaudière ou la pochette –, et pas davantage celle d'enveloppes élargies comme la besace et autres sacs portés à l'épaule ou en bandoulière. Ni petit ni grand, SAM implique plutôt un entre-deux raisonnable, moyen mais pas médiocre, dont l'âge d'or se situe au milieu du *xx<sup>e</sup>* siècle.

Eh oui, je sais, difficile de croire que SAM n'existe pas de toute éternité. Que les femmes n'ont pas toujours possédé cet auxiliaire d'elles-mêmes qui les personnalise plus sûrement que n'importe

quelle paire de souliers. Sous l'Antiquité, le comble du chic consiste à se balader les mains vides, les sacs n'étant utilisés que par les esclaves. Puis, de la Renaissance au XVIII<sup>e</sup> siècle, le nécessaire se dissimule dans l'amplitude des vêtements sous forme de poches cousues. Il faut attendre le Premier Empire pour que SAM surgisse sous la forme de réticules ouvragés et autres petites bourses d'étoffes précieuses serties de pierreries qui les rapprochent des bijoux. Et patienter encore jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières décennies du suivant pour voir apparaître SAM sous sa forme rigide, notamment de minaudière. Une caractéristique formelle qui culmine dans les années 1940 et 1950, apogée de SAM comme archétype éternel du sac de femme, et mieux encore de *dame*, sorte de « boîte » en cuir ou revêtue de tissu dotée d'un fermoir, qu'une anse, généralement unique, permet de tenir à la main ou glissée au poignet. Une invention qui change tout, notamment la gestuelle, la démarche, et donc la silhouette. Qualifiés depuis de classiques, ces genres de SAM concernent alors toutes les femmes occidentales, aussi bien la reine d'Angleterre (qui y est restée aussi fidèle qu'à ses célèbres bibis) que madame tout-le-monde, comme en témoigne l'iconographie de l'après-guerre et des fifties, photos de mode et reportages de rue confondus. Fonctionnellement parlant, SAM est alors un accessoire totalement générique qui s'arbore dans la journée comme en soirée, ses finitions seules permettant de le moduler selon les occasions.

À ce propos d'ailleurs, le contenu étant au contenant ce que le signifié est au signifiant, ses dimensions modestes en font, si l'on ose dire, un « SAM'suffit » d'un genre plutôt humble. Étroitement lié à la condition féminine et à ses besoins – assez réduits si l'on songe qu'il contient clés, papiers, chéquier, porte-monnaie, poudrier et mouchoir (*what else?*) –, cette version de SAM connote également la restriction d'une autonomie corporelle qui ne demande qu'à voler en

éclats et de ses propres ailes. Ce qui survient, comme chacun sait, durant les années 1960 et 1970. Car il est patent qu'en accédant de plus en plus massivement au marché du travail et en passant des journées entières hors de chez elles, dans un contexte de changement des mœurs stimulé par la mode qui contribue à libérer leurs corps, les femmes se sont emparées de plusieurs attributs vestimentaires longtemps réservés aux hommes – pantalons, chaussures plates, cabans, etc. – sans oublier de jeter leur dévolu sur de nouveaux modèles de sacs et de nouvelles manières de les porter, les uns et les autres pouvant être qualifiés d'unisexes, mais surtout de *pratiques*, préoccupation qui culmine de nos jours avec la tyrannie du sac à dos.

Quoi qu'il en soit et quel que soit le nom précis qu'on leur donne, les gibecières, besaces, musettes et autres sacoches qui renouent avec l'aspect formel de leurs aïeux du Moyen Âge – époque où il n'était pas question d'y loger autre chose que des outils ou des nourritures – semblent mieux adaptées à la vie moderne urbaine et voyageuse. Par leur taille, permettant d'emporter avec soi plus que le strict nécessaire. Mais surtout par leur port en bandoulière ou à l'épaule qui crée une fusion avec le reste du corps et libère ses gestes. Si SAM se métamorphose en s'affranchissant ainsi de ses anciens codes, il en emprunte aussi de nouveaux, car il est évidemment possible, grâce à une chaînette ou une longue courroie de cuir, de porter un petit sac sans mobiliser le bras ou la main.

Et le Lady Dior, me direz-vous, impatienté de ces longs détours historico-herméneutiques ? Pour aller vite, disons que le XX<sup>e</sup> siècle en était parvenu au point de conjonction de deux phénomènes majeurs (extension de SAM aussi pratiques que luxueux + déclin relatif des sacs de soirée) quand la maison Dior a créé ce nouveau modèle de sac à main, dont les caractéristiques principales comme l'immense succès ne peuvent que stimuler les vellétés d'exégèse. Car si tout sac

appelé à devenir emblématique est – conformément à l’anagramme du mot – un « cas », ce « Chouchou », créé en 1994 et rebaptisé *Lady Dior* deux ans plus tard en hommage à la princesse de Galles, en figure un d’école.

A priori, pourtant, rien de plus anachronique, en ce milieu des années 1990, décennie minimaliste où culminent le gris, le noir et l’unisexe transgenre, que ce modèle luxueux qui semble renouer avec les formes hégémoniques d’il y a cinquante ans. D’abord, c’est un vrai SAM, et deux fois plutôt qu’une puisqu’il comporte deux poignées en forme d’arceaux pouvant glisser jusqu’au poignet, à la rigueur sur l’avant-bras. Or qui dit SAM dit, si vous avez bien suivi, modèle exclusivement féminin. Ensuite, ses dimensions modestes et sa rigidité le situent à l’opposé des capharnaüms ambulants et autres fourre-tout qui jusque-là avaient le vent en poupe. Est-ce à dire que sa création s’apparente à une régression dans le contexte d’une existence moderne et urbaine qui s’emballe, se complexifie, nécessite d’emporter toujours plus d’objets avec soi dans les transports, en voyage ou au bureau ? Cela serait trop simple. Trop réducteur. Car quand bien même cette observation s’avérerait pertinente, comment expliquer son succès à ce jour indémenti ?

Contrairement à ce que serinent les « histoires de mode » et autres légendes du marketing, la popularité de lady Diana, si incontestable qu’elle fut, ne l’explique pas. Ni son statut de princesse à laquelle – sus à ce cliché ! – toutes les femmes voudraient ressembler. Certes, la princesse de Galles a donné une visibilité magnifique à ce sac qu’elle adorait et dont elle a multiplié les déclinaisons. Mais encore fallait-il, pour en vendre des dizaines de milliers d’exemplaires, qu’entrent en collusion, si j’ose dire, les spécificités de ce sac, c’est-à-dire toutes les séductions dont il était porteur, et les nouveaux désirs des femmes qu’il allait, à l’époque de sa création, contribuer lui-même à révéler.

Car le Lady Dior possède, c'est le cas de le dire, plus d'un tour dans son sac. Tout SAM a priori classique qu'il puisse paraître, il est aussi un sac hybride, bifrons. Un Janus très rusé qui emprunte à la fois les attributs de la simplicité et ceux de la préciosité. Décontractée, naturelle, et pour tout dire *casual*, sa forme de faux carré qui le rapproche du cabas (dérivé du latin *capacium*, et par extension de *capax* signifiant « qui contient beaucoup ») correspond à la définition minimale que Littré a donnée du sac : « Espèce de poche en toile, en cuir ou en étoffe, ouverte par le haut et cousue par le bas et par les côtés ». Un sac qui ne s'ouvre ni ne se ferme d'une manipulation de fermoir ou de fermeture éclair : économie de gestes maximale, gain de temps, parfait pour la femme pressée. Mais c'est aussi un sac qui déjoue simultanément cette trop évidente simplicité par une surenchère de raffinement dans ses finitions et ses détails. Alors que la plupart des « it-cabas » se contentent de rehausser la qualité des cuirs et des textiles, celui-ci se compose de coussins de cuir ou de tweed matelassés qui lui confèrent une dimension d'opulent confort, le toucher moelleux d'un « doudou » de luxe à travers toute sa surface surpiquée d'un motif en cannage de style Napoléon III rappelant les codes décoratifs de la maison Dior. Et puis, il y a ces rivets ovales des arceaux, revêtus d'une couche d'argent ou d'or fin véritable, mais surtout ce motif typographique des quatre lettres de DIOR en pendeloques métalliques – les *charms* – qui, sous forme de bijou, en raffinent la signature sonore.

Participant du SAM rendu enfin pratique et de l'ornementation propre au désir d'ostentation, le quasi schizophrénique Lady Dior entend ainsi transcender toutes les occasions, tous les événements, tous les moments de l'existence. La quotidienneté comme l'exceptionnel. Le jour comme le soir. Une vocation élargie par ailleurs par une série de jokers décisifs qui en font un sac adaptable à

tous les styles, et même capable de sublimer la tenue la plus basique. Car non seulement il est possible, quitte à supprimer toute gestuelle « couture », de lui accrocher une bandoulière de chaque côté afin de garder les bras et les mains libres, mais la gamme existe en plusieurs tailles et dans toutes sortes de matières et de couleurs : textiles unis ou à motifs tels que toile ou satin ; cuirs d'agneau ou de veau d'aspect mat ou verni, lisse ou grainé, peaux précieuses comme l'alligator brillant ou patiné, le python métallisé, le galuchat irisé, la marqueterie de crocodile ; et même des matières synthétiques ou apparentées au plastique.

Ces qualités posées, il y a fort à parier que l'inclassable et universel Lady Dior ne serait pas devenu iconique s'il n'avait rencontré, sans doute à l'état latent, le désir des femmes de desserrer certaines contraintes et de renouer avec certains codes. À croire que lassées des obligations professionnelles et familiales qui les obligent sans cesse au « sans-faute », moins soucieuses de conquêtes féministes que leurs aînées, mais aussi plus tranquillisées sur leurs acquis et plus confiantes vis-à-vis des hommes, elles peuvent se permettre de réinterpréter sans danger les attitudes les plus emblématiques de la féminité. D'en jouer, voire d'en surjouer de manière décalée. Sans plus jamais s'y laisser piéger. En ce sens, le Lady Dior incarne ce moment où les femmes un peu fatiguées de devoir se conformer à un modèle d'efficacité et de performance, mais sans qu'il soit pour autant question d'y renoncer, entendent aussi se réapproprier l'histoire de leur sexe. Une histoire d'où ne mériteraient de surnager que le raffinement de l'apparence et le prestige de la vie élégante, seuls vrais attributs de l'éternel féminin.

## *Aya et Noriko*

ÉRIC REINHARDT

Une voiture de marque allemande, de couleur noire, conduite par un chauffeur, s'arrête à 16 h 42 devant le 30 de l'avenue Montaigne, à Paris, dans le 8<sup>e</sup> arrondissement. En descendent deux personnes de sexe féminin (c'est le chauffeur qui leur ouvre les portières), selon toute apparence des Japonaises, probablement une mère et sa fille si l'on en juge d'après la différence d'âge entre elles deux, mais aussi par les rapports qu'elles entretiennent, à la fois tendres, vifs, réfractaires, paresseux.

Ce sont en effet deux Japonaises, et ce sont bien une mère et sa fille.

Depuis qu'elles sont arrivées à Paris, la semaine précédente, emmenées par leur époux et père (industriel venu y régler des affaires), il fait beau, elles ont de la chance : février est bleuté, pâle et froid mais paisible dans sa concise immobilité hivernale (qui à moi me fait penser à un jardin japonais, mais à elles certainement pas, elles ne sont pas venues en France pour penser au Japon, mais bien pour découvrir à quoi ressemble Paris en février quand il fait beau, sec, froid, ensoleillé).

Elles se connaissent par cœur ces deux-là, c'est pourquoi elles sont si proches et complices la plupart du temps, se comprenant toujours à demi-mot, par esquisses de gestes ou furtives expressions du visage, mais c'est aussi pourquoi elles s'irritent réciproquement avec une telle célérité, comme en anticipant les reproches qu'elles pourraient avoir à se faire.

Ateliers de la maison Christian Dior à Scandicci, Italie, à quelques kilomètres de Florence.

Trois peaux de crocodile vert émeraude sont posées sur une barre comme des justaucorps de danseuse. Marco choisit la plus belle des trois et l'étend sur l'établi. Il la caresse des mains, l'aplanit, scrute sa surface pour vérifier qu'il n'y a aucune griffure ou cicatrice. Il extrait ensuite d'une pochette transparente des pièces de formes variées en carton brun, c'est le patronage du mini Lady Dior en croco et elles sont au nombre de vingt-neuf : devant, derrière, côtés, fond, intérieur de la poignée, extérieur de la poignée, rabats qui couvrent le zip, poche intérieure, macaron Christian Dior, etc. Pour un même modèle de sac, chaque matière possède sa propre modèlerie, en d'autres termes les pièces en carton brun n'ont pas exactement la même taille selon qu'il s'agisse d'agneau, d'autruche, de crocodile, de taurillon, elles ne portent pas non plus les mêmes indications techniques car chaque matière aura un rendu différent, certaines sont plus élastiques et extensibles ou au contraire plus rigides que d'autres, nécessitant des traitements et des renforts de nature sensiblement différente.

À peine le chauffeur a-t-il claqué la portière derrière la seconde passagère qu'un autre homme ouvre devant la première, avec égard, la porte de la boutique Christian Dior, que les deux femmes, mère et

filles, franchissent l'une derrière l'autre, tombant sur deux ou trois vendeuses venues les accueillir en attroupement frétilant.

La mère est d'une grande élégance, une élégance discrète et sans ostentation : un long manteau droit en cachemire, fluide, de couleur sable, un pantalon au tombé impeccable, assez ample, en drap de laine écru, porté avec des souliers plats à semelles de crêpe ; autour de son cou, un foulard en soie, et à son bras, un sac Kelly marron.

Rien à dire : c'est parfait : la grande classe.

La fille, dans les treize ans, peut-être quatorze, c'est difficile à dire, en est encore, on le sent, aux prémices d'une construction stylistique audacieuse, iconoclaste, qui ne pourra s'accomplir réellement qu'après qu'auront été écartés un à un les préjugés parentaux, les censures familiales, les interdits tacites, les influences sociales, les timidités juvéniles, pour exploser en gerbes de matières et couleurs, teintures, audaces, piercings, superpositions, contrastes, et inventions.

*Metà dietro, et metà davanti.*

Marco va localiser la partie la plus belle de la peau pour y couper le devant du mini Lady Dior. Il pose alors la pièce de carton correspondant à cette partie du sac et la lame de son scalpel découpe la peau en quatre gestes aussi nets et rapides que précis, assurés. Il fera de même pour les vingt-huit autres pièces du mini Lady Dior en croco vert émeraude qu'il doit couper, c'est une commande spéciale de la boutique de l'avenue Montaigne.

Quand il coupe la peau, Marco pose un poids assez lourd, de deux kilos, sur le *modello*, afin que la course de la lame, régulière et franche, et la pression qu'il met sur l'instrument, assez forte, ne fasse pas bouger la pièce en carton.

Le crocodile est plus difficile à couper que l'autruche : il est plus épais.

Marco aiguise son scalpel.

Ce sont de petits crocodiles.

Chaque sac doit être coupé avec la bonne taille de croco.

Il faut chercher la proportion idéale entre la taille des écailles, et la dimension du sac. Là Marco coupe un mini Lady Dior, donc il faut utiliser de petites peaux, sinon les écailles seraient trop grandes, ce ne serait pas joli.

Pour un Lady Dior, deux peaux et demie.

Dans les chutes des pièces principales, Marco coupe les petites pièces.

Là il coupe les poignées.

Marco découpe le devant de la poignée ici, afin qu'il y ait continuité visuelle entre le devant du sac et l'extérieur de la poignée, car le devant du sac a été coupé là, juste au-dessous. Uniformité d'écailles, dans la même peau, dans le même sens, dans le même mouvement, comme si la poignée, malgré le vide qu'elle circonscrit, s'inscrivait dans la continuité naturelle de l'objet, comme une histoire interrompue qui reprend où on l'avait laissée, mais plus haut, dans les airs.

La face du sac est coupée dans le sens inverse du crocodile : il a été décidé chez Dior il y a longtemps que les écailles devaient aller dans ce sens, vers l'arrière, avec un effet ascensionnel.

L'intérieur des poignées découpé dans la tête.

Marco, cela fait quarante ans qu'il coupe des peaux. Il a commencé quand il était petit, les frères de son père possédaient une petite usine de maroquinerie à Florence et enfant il allait parfois les aider à couper des peaux, pour se faire un peu d'argent de poche. Et quand l'école a été finie, il a décidé qu'il en ferait son métier.

Elles sont venues pour acheter un Lady Dior. Enfin, c'est pour la mère le Lady Dior, même si parfois (de plus en plus souvent) des mères franchissent avec leur fille, pour leur offrir un sac, et bien souvent un Lady Dior, le seuil de la boutique avenue Montaigne, de la même manière qu'il est devenu un pur cliché, chez les Américaines, d'aller se faire offrir chez Louboutin, pour son dix-huitième anniversaire, accompagnée par son père ou sa mère, mais souvent par son père, ses premiers escarpins vernis noir cambrure dix (*no comment*). Mais ce jour-là c'est la mère qui souhaite s'offrir un Lady Dior, encouragée par sa fille dont c'est de loin, et depuis longtemps, le sac préféré (et d'ailleurs rien ne dit que ce n'est pas pour cette raison que la mère a décidé de s'offrir un Lady Dior lors de leur passage à Paris (ceux qui ont des enfants savent bien à quel point il est agréable de les entendre vous dire qu'on a du goût, ou lire dans leur regard leur reconnaissance d'avoir eu la bonne idée de suivre leurs conseils)), ce qui laisse naturellement présager un grand moment de joie et de complicité entre elles deux, puisque le rêve de l'une va être vécu par l'autre qui est sa maman, ce qui en soi est une sorte de cadeau fait par la seconde à la première (ne serait-ce qu'être là, avenue Montaigne, dans la célèbre et légendaire boutique Christian Dior aux lambris gris et blancs et médaillons ovales ourlés de végétation), c'est ainsi que moi je vois les choses mais peut-être que je me trompe.

Il faut maintenant désépaissir les peaux : *spaccatura*.

Marco introduit chaque pièce dans une machine de marque Fortuna préalablement réglée selon les paramètres spécifiques au croco, la machine avale chaque pièce et la lui restitue moins épaisse, plus souple, tandis que de fines feuilles de peau, scalps, pellicules de chair terne, tombent doucement dans un panier de déchets. Le croco

doit être introduit dans un sens déterminé, transversalement (la peau est souple dans la largeur, l'animal étant *bombé*, et plus rigide dans la longueur), faute de quoi il risquerait de se casser.

Ensuite, il faut encore réduire l'épaisseur de la peau sur son pourtour, et obliquement, en biseau, *scarmire scivolo*, afin de faciliter le piquage quand il s'agira de la remborder. Cette opération s'effectue avec une autre machine, de marque Colzi, qui oblige l'homme à guider le périmètre de la peau sous une lame qui lui est perpendiculaire, et qui la rogne en pente douce.

La maman dit à la vendeuse venue l'accueillir qu'elle aimerait voir les Lady Dior (elle regarde sa fille pendant qu'elle dit cette phrase, de sorte que la vendeuse adresse un grand sourire à cette dernière qui instantanément, gênée, comme dégoûtée, détourne le visage vers une vitrine où des gants sont exposés), pourrait-elle leur montrer ce qu'ils ont comme couleurs, comme matières ? La vendeuse leur demande de bien vouloir la suivre, elle passe derrière un bref comptoir et ouvre en grand un placard où apparaissent, rangés serrés sur des étagères, enfouis dans des feutrines, un grand nombre de modèles. La vendeuse demande à la mère si elle a déjà une idée de la taille du sac. Le mini, cette taille-là, confirme la fille en réponse à un regard interrogateur de sa mère (on sent bien qu'elles en ont déjà parlé cent fois) et elle désigne un mini Lady Dior exposé sur une étagère, à l'extérieur du placard. Une idée de la couleur ? La mère, après avoir jeté un œil sur le visage de sa fille, comme pour y contrôler la présence d'une donnée capitale qui serait inscrite dans ses traits, ou dans son œil déjà exaspéré, répond : agneau matelassé rouge. Alors la vendeuse qui connaît son placard comme une fermière son poulailleur n'hésite pas un instant et porte la main d'instinct, ou presque, sur un mini Lady Dior en agneau matelassé

rouge presque entièrement dissimulé dans une feutrine : c'est seulement quand elle l'aura dénudé que les deux femmes le verront apparaître sur le comptoir, tel qu'en lui-même, mini, rouge, mignon, matelassé, rêve réifié et irradiant. Silence. Émerveillement. La mère avance une main pour toucher le mini Lady Dior, elle le caresse doucement sans le quitter des yeux, comme si cette connexion digitale était nécessaire au fonctionnement de ses rétines, et par là même à l'acheminement des images vers cette zone précise de son cerveau où réside la source de ses désirs, de ses fantasmes, de ses envies les plus profondes. Ses doigts posés sur le sac, bras tendu, tête inclinée, œil pensif, lèvres serrées, dans une posture qui semble avoir été dessinée, trois traits de crayon, par sa pensée hésitante, elle réfléchit, soupèse, évalue, on le sent. Malgré tout, elle voit surgir un doigt catégorique en bordure de son champ de vision, c'est sa fille qui désigne de la sorte, intempestive, les étagères derrière la vendeuse, et c'est ainsi que le regard de la mère se pose sur un mini Lady Dior également rouge mais d'un éclat incomparable : normal, c'est du croco, modèle précieux que la vendeuse, à laquelle n'a pas échappé la convergence du doigt de l'une avec l'obéissante pupille de l'autre, dépose sur le comptoir à côté du premier, à la place duquel (franchement) je n'aurais pas aimé être. (Vous me direz que ce texte-là que je m'acharne à essayer de réussir, destiné à figurer dans un recueil collectif, fera peut-être sur le lecteur, comparé à l'éclat crocodilesque de certains autres plus accomplis, plus éclatants, l'effet d'un banal agneau matelassé, mais passons...) Les deux rouges rivalisent, se mesurent, luttent, ainsi bien sûr que les matières, écailles et matelassage, fleuve tropical et prairie normande, incisives et molaires, furie et indolence, arrière-pensées carnassières et digestion herbeuse, mais l'affrontement tout immobile des combattants n'est que de courte durée et bientôt deux mains admiratives, un peu

intimidées, entoureront le vainqueur de louanges silencieuses, et de questions que l'une d'elles, la mère, se posera à elle-même sans encore oser les formuler à voix haute, du style : *irait-on par hasard jusqu'à s'offrir un sac en croco ?* Elle se tourne alors vers sa fille et découvre sur son visage des luisances de gaieté inédites, ce qui la pousse à poser sur la vendeuse un regard discrètement crépitant, accompagné de ce sourire conquis qu'ici chez Dior l'on sait décrypter avec une précision qui n'a d'égal que la beauté faite main des produits : l'affaire est dans le sac (si je puis dire), en croco de surcroît.

Dario va plonger les pièces de croco dans de l'eau, puis les clouer sur une vieille planche en bois posée contre un mur, laquelle planche est constellée de trous anciens, plusieurs générations successives de minuscules perforations. Car, pour pouvoir être bien travaillée, la peau doit être assouplie par l'eau, puis tendue pendant le temps où elle sèche, crucifiée sur une planche. Mais, à cause de l'eau, le croco perd sa brillance, c'est pourquoi, une fois qu'elle est bien sèche, la peau est comme massée, pétrie et caressée par une étroite pierre d'agate circulaire, rotative, montée sur un bras mécanique qui va et vient suavement, à un rythme régulier, d'avant en arrière, tchonc-tic, tchonc-tic, tchonc-tic, tchonc-tic, pendant qu'un homme promène la peau sous ces mouvements amoureux, afin que sa surface soit entièrement polie.

La peau du croco ressort brillante de cette opération : la pierre d'agate possède la propriété de faire remonter à la surface les huiles qui sont à l'intérieur, assurant la brillance de la peau.

Mais les écailles sont plates, la peau est monotone et sans relief.

La beauté des sacs Dior en croco, c'est que les écailles soient bombées.

Alors Dario dispose la peau sur la plaque en aluminium d'une presse un peu chauffante, à peine, 80 degrés, la frotte et l'aplanit avec un chiffon en coton, afin qu'elle soit bien lisse et uniforme, comme repassée. Puis il rabat sur la peau la partie supérieure de la presse, laquelle presse s'avance alors lentement à l'intérieur d'un four, où elle sera soumise pendant quelques minutes à une température de 160 degrés, avant de revenir à son point de départ, et de se rouvrir devant Dario. La partie supérieure de la mâchoire est intégralement revêtue d'un miroir, permettant d'adopter sur la peau un point de vue symétrique à celui du manipulateur.

Machine de marque Colzi. *Macchine per pelletteria*. Scandicci.

C'est spectaculaire, chaque écaille est devenue bombée, Dario tient la peau entre ses doigts et constate avec satisfaction la beauté du résultat, c'est un peu comme un pavement de cailloux lisses, elle est douce et onctueuse au toucher, à l'œil, cette partition régulière de reliefs, c'est dingue. À la suite de quoi il la transmet à la jeune femme qui près de lui s'occupe de poser les renforts.

C'est en effet une pièce exceptionnelle, je vous comprends, dit la vendeuse à la mère.

S'installe alors un long silence.

Le doigt conducteur permettant la connexion du sac en croco rouge avec l'alcôve cervicale où se secrètent les envies maternelles les plus folles continue de faire son office de fluidification des énergies libidinales, le doigt est immobile mais en revanche la pensée s'accélère, ou bien elle s'enlise vertigineusement, ce qui revient un peu au même en définitive. La cliente hésite, la vendeuse le sent bien. Et on le sait, l'hésitation peut être une roue qui tourne à une vitesse ahurissante, ou au contraire un marécage dont la suavité toute menaçante ne connaît aucune limite, elle engloutit sans fin sa proie

qui coule à pic avec lenteur vers le centre de la Terre. C'est à ce moment-là du processus, lorsqu'il advient, que le vendeur panique : il voit l'envie inaugurale de la cliente disparaître sous ses yeux au ralenti (marécage), ou devenir une espèce de tache grise indistincte (roue), dans les deux cas le phénomène peut être fatal dans les plus brefs délais à l'envie initiale, si on ne fait rien pour l'interrompre. Alors la vendeuse entreprend les premiers gestes d'urgence : faire glisser la fermeture éclair du sac pour en montrer la beauté intérieure, le faire pivoter sur lui-même pour en exposer l'arrière, le tendre à la cliente pour qu'elle le passe à son bras et puisse ainsi s'admirer, silhouette ornée d'un Lady Dior, dans l'un des nombreux miroirs de la boutique. Il faut faire quelque chose en tout cas, on ne peut pas laisser seule la cliente en compagnie de cette sournoise hésitation, le silence ne doit pas s'installer ni grandir entre elles deux, il faut à tout prix éviter que surgisse le moment où la cliente va dire : merci, je vais réfléchir, je repasserai un autre jour. Alors la vendeuse informe la cliente qu'il est possible de combiner différentes couleurs de croco, on peut faire un mini Lady Dior bicolore, ou un mini Lady Dior tricolore, le devant d'une couleur, l'arrière d'une autre, et les côtés d'une troisième, vous voyez ?

Sur la table, un godet en plastique blanc empli de colle a pris place dans l'orifice central d'un gros et vieux rouleau de ruban adhésif, lequel a pour fonction de recevoir les gouttes de colle chues du pinceau utilisé par Elena pour poser les renforts. L'accumulation des gouttelettes qui ont séché forme comme une sorte de concrétion calcaire semblable aux parois d'une grotte, Elena doit utiliser ce dispositif empirique depuis pas mal de temps et il est beau, authentique, patiné, comme en écho aux vieilles planches de Dario.

Pour commencer, Elena contrecolle une toile à l'arrière de chaque peau, avant de les empiler toutes sous un poids de deux kilos, afin qu'elles ne gondolent pas. À la suite de quoi, le long des lignes où se rejoignent les écailles, axes de fragilité, elle colle, mais toujours à l'arrière, sur la face interne des peaux, d'étroites et longues languettes de cuir compressé (la matière ressemble à du carton mais il s'agit d'une compression de chutes de cuir), pour éviter que le croco ne se casse aux jonctions, quand le sac vivra sa vie. Au préalable, Elena avait esquissé sur la toile, tel un fresquiste, au crayon de couleur vert, léger léger, le tracé de chaque nervure, au revers des rainures. Entre les languettes, elle colle ensuite de fines feuilles de papier. Quand s'achève cette minutieuse opération, l'aspect de cet ensemble de collages peut faire penser à un fragment de cage thoracique, structure osseuse, ou encore au tableau de Marcel Duchamp *Réseaux des stoppages étalon*, que j'adore. Que c'est beau ! À tel point qu'il est presque dommage, à présent, de devoir sceller dans les entrailles du sac, cousues, insoupçonnables, ces délicates élaborations, mais c'est pourtant ce qui ne va pas tarder à se produire puisque s'annonce la phase de l'assemblage.

La fille de la cliente est on ne peut plus excitée par l'idée qu'un Lady Dior, et c'est une découverte, puisse être aussi exubérant qu'elle voudrait l'être elle-même si elle s'abandonnait sans réserve à ses penchants esthétiques les plus intimes, alors par quelques mots murmurés accompagnés d'un sautellement de joie (elle trépigne d'impatience et grimace) elle communique à sa mère la sensation qu'il serait fantastique de pouvoir comme ça s'inventer un Lady Dior unique et ultra personnel, fun et flashy, un Lady Dior qu'elle serait la seule au monde à posséder, qui lui ressemblerait, non mais tu te rends compte ?! Si bien que quelques minutes plus tard, les voilà

toutes deux installées dans un salon privé, assises devant un thé et de nombreux échantillons, tasses de thé et fragments rectangulaires de croco surplombés par le visage radieux et victorieux de la vendeuse.

La séquence qui va suivre est une séquence qui va durer longtemps, rapide et cadencée, ponctuée d'hypothèses, d'idées, d'engouements, de tentatives, de repentirs, d'avancées, de soupirs, d'étincelles, de volte-face, de tâtonnements, de cris, de rires. Cela étant dit, mère et fille, complices dans les premières minutes, finissent par se déconnecter définitivement l'une de l'autre après que la seconde a dit à la première quelle était sa combinaison préférée (fuchsia et bleu turquoise) et que c'était pour elle définitif, qu'elle ne changerait pas d'avis, sortant alors son smartphone de sa poche pour répondre à des messages. La mère, séduite par cette combinaison initiale (fuchsia et bleu turquoise), mais néanmoins hésitante, pas tout à fait conquise, cherche à élaborer de nouvelles alliances chromatiques qui pourraient l'emporter sur celle proposée par sa fille, essayant gris et noir, vert et bleu, rouge et jaune, blanc et bleu pâle, rouge et orange, carmin et noir. Elle ne peut se passer de l'avis de sa fille et elle pivote vers elle à tout instant avec l'espoir d'obtenir son approbation. Mais celle-ci, absorbée par son smartphone, et par les messages qu'elle ne cesse plus d'y lire et d'y écrire, se contentant d'un œil rapide jeté sur chaque nouvelle proposition, oppose à sa mère qui tâtonne un scepticisme obstiné, un scepticisme dont il est difficile de décider s'il est dicté seulement par la fatigue, la lassitude, ou encore par la conviction que ces hésitations maladroites de sa mère ne les mèneront nulle part, ou si vraiment la fille est convaincue que le mini Lady Dior en croco ne peut être que fuchsia et bleu turquoise. Maman ! qu'est-ce que tu fais ? On a dit fuchsia et bleu turquoise ! Ça y est, c'est décidé, fuchsia et bleu turquoise, on y va, allez hop ! Tout ça en japonais, ces phrases se brisant comme des vagues sur la falaise

de l'indécision maternelle, cet immuable et spectaculaire paysage de son enfance (elle a toujours connu sa mère comme ça).

À l'intérieur de la partie extérieure de la poignée, ruban de peau qui forme une voûte, Marco dessine à l'encre argent le pourtour de la pièce en plastique qui va prendre place dedans. Après, à l'aide d'un tout petit pinceau, il va enduire de colle ladite pièce et l'appliquer à l'intérieur de la peau, parfaitement ajustée aux traits argent. Sur l'établi, qui est blanc, propre, chirurgical, de vieux outils : petits marteaux, tenaille, poinçon, longue et fine scie, lames, règle en fer, cutter, gros et lourds ciseaux de couturière.

Sur chaque outil ou ustensile, pot de colle ou manche en bois, il est écrit à la main, en lettres capitales : Marco.

Sur le manche d'un maillet, il est écrit Pina, mais le *a* a été corrigé et remplacé par un *o* : Pino.

*Pino* : c'est une blague : rire !

(Pina a pris sa retraite et a légué à Marco son maillet, elle est gentille.)

Avec une paire de ciseaux, Marco entaille minusculement le pourtour du croco vert émeraude de la poignée, il l'effrange pour ainsi dire, afin que la peau puisse être rabattue sur le plastique sans faire de plis, ce qu'il va accomplir bientôt à l'aide d'un stilet blanc, *stecca d'osso*, oblong, arrondi à ses extrémités, avec délicatesse, minutieusement, appuyant bien la peau sur la structure afin que peau et structure puissent donner l'impression à la future heureuse propriétaire du Lady Dior d'avoir toujours été ensemble, d'être nées ainsi l'une avec l'autre sous le nom de *poignée*.

À la toute fin, acculée, rassemblant dans un soupir le maigre produit de ses longues réflexions désordonnées (produit auquel il

serait abusif, malgré le temps passé, de donner le nom de certitude), la mère déclare à la vendeuse : allez, fuchsia et bleu turquoise.

Bon de commande, arrhes de 30 %, carte de crédit, coordonnées pour pouvoir informer la cliente de la date à laquelle sera prête cette commande spéciale, il faut compter un délai d'environ huit mois.

À présent, Marco va assembler les trois parties principales du sac : les deux parois latérales, et la longue pièce articulée constituée par le devant, le dessous et l'arrière du sac, déjà unis et solidarisés par un complexe système interne de renforts, de liaisons. Pour ce faire, Marco utilise une forme en bois, en d'autres termes une réplique du mini Lady Dior mais en bois, démontable, sur laquelle il commence par ajuster avec soin les deux côtés du sac, qui ainsi disposés peuvent faire songer à des selles de vélo. Au préalable, il a posé sur le pourtour de la forme en bois, à l'extérieur, un ruban de cuir compressé qu'il a cloué, et c'est sur ce ruban qu'il remborde, en les y collant, les parois latérales que je viens tout juste d'évoquer (les selles de vélo), je ne sais pas si vous parvenez à visualiser ce qui est en train de se passer. Ces parties rembordées, étroites, Marco ensuite les gratte et les écorche à l'aide d'un scalpel pour les rendre adhérentes (ah, quel exutoire merveilleux que de pouvoir rayer, détériorer rageusement du croco !) et c'est sur ces parties désormais rugueuses, enduites de colle, qu'il dispose maintenant minutieusement, pour l'y fixer, le triptyque ou le U déjà évoqué, en ayant basculé la forme en bois la tête en bas, pour avoir le fond du sac au-dessus. Si vous n'arrivez pas à visualiser l'opération en cours ce n'est pas grave, dites-vous seulement que cette étape est délicate et qu'elle requiert de la part de Marco une grande précision dans les gestes, il s'y reprend d'ailleurs à plusieurs reprises et vérifie sous tous les angles que l'assemblage du sac est harmonieux, sans accident, sans décalage.

Une fois cela exécuté, Marco démonte la forme en bois et l'en retire du mini Lady Dior de la même façon qu'un cuisinier désosserait une volaille (Marco utilise une sorte de longue lame effilée pour disjoindre peau et bois), après quoi le sac tient tout seul sur l'établi grâce à la colle, enveloppe encore précaire, légère, inachevée, fragile, en mutation, telle une chrysalide tout juste sortie de son cocon.

Le lendemain matin, quand la vendeuse arrive, on l'informe que les deux Japonaises sont revenues à la boutique la veille en fin de journée, après son départ, et que le sac est devenu vert. Vert ? Le sac est devenu vert ? Oui, vert, vert émeraude. Elles vont revenir ce matin pour rectifier leur commande, il faut annuler le bicolore fuchsia et bleu turquoise. Mais qu'est-ce qui s'est passé, pourquoi ? demande alors la vendeuse. Personne n'était en mesure d'expliquer ce qui s'était vraiment passé, elles étaient revenues à la boutique juste avant la fermeture (sans doute pour modifier quelque chose dans la commande, ou l'annuler, ou revoir les coloris), et c'est alors qu'elles avaient vu, elles deux, mère et fille, et en avaient été foudroyées, un mini Lady Dior vert émeraude qui venait juste d'être déballé, en provenance des ateliers de Scandicci, et avait été disposé dans une vitrine. Mais ce sac, qu'elles auraient pu acheter tel quel, je veux dire celui-ci, pour repartir avec au Japon, d'abord n'était pas personnalisé (il n'y avait aucune possibilité d'écrire le nom de la cliente à l'intérieur, maintenant qu'il était fabriqué), et ensuite les bijoux ne convenaient pas : là elles étaient dorées, et sur un regard interrogateur de sa mère la fille avait préconisé avec une assurance sans faille qu'elles fussent bien sûr argentées, raconte à la vendeuse celle de ses collègues qui avaient reçu la veille, juste avant la fermeture, les deux Japonaises.

C'est alors qu'intervient la piqueuse, Maria, qui va pérenniser avec du fil ce qui ne tenait jusqu'alors qu'avec de la colle.

Maria parcourt avec l'aiguille, à sa machine, précautionneuse, longue pérégrination frontalière, la jonction entre les côtés et l'avant, l'arrière, le fond du sac. C'est délicat comme cheminement car il lui faut piquer le plus au bord possible, et sans dévier. L'aiguille avance lentement, on croirait un héron plongeant la tête à chaque pas qu'il effectue pour y saisir un poisson. On a l'impression que Maria a peur de déborder, les points qu'elle fait sont minuscules, on comprend à présent pour quelle raison il fallait diminuer en biseau l'épaisseur du croco. Une barre est introduite à l'intérieur du sac qui sert de support à l'aiguille, barre elle-même fixée à un bras pivotant qui suit l'évolution de la rotation du sac.

Après quoi Maria restitue le mini Lady Dior à Marco, qui va glisser dedans un triptyque en forme de U constitué cette fois par le dessus (rabats et zip) et les parois intérieures du sac, le tout consolidé par un complexe système de renforts, d'empiecements. Sur la poche intérieure du sac se trouve la plaque argentée où figurent les mentions Christian Dior, *Made in Italy*, et où Marco constate dans un sourire attendri qu'il a été gravé deux prénoms : *Aya et Noriko*, comme ça, en français, et dans cet ordre-là.

Tiens, c'est la première fois qu'il voit deux prénoms inscrits sur une plaque, c'est drôlement mignon.

Il achève d'installer les parois intérieures du mini Lady Dior, dans sa blouse blanche Marco fait alors penser à un chirurgien qui trifouillerait les entrailles d'un malade par l'incision qu'il viendrait de pratiquer dans son ventre (il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur ce à quoi peut faire songer la fente étroite du Lady Dior où parallèle la main s'introduit, se faufile, pour y saisir des clés, un porte-monnaie), à présent le sac est bientôt fini, Marco va le rendre

dans quelques instants à Maria pour qu'elle puisse enfin piquer l'intérieur. À la suite de quoi, après en avoir vérifié le traitement sur le bon de commande, on installera avec un tournevis les bijouteries argentées.

Quelques heures plus tard, mère et fille font comme convenu leur réapparition dans la boutique de l'avenue Montaigne et la première confirme à la vendeuse son désir d'acquérir un mini Lady Dior en croco vert émeraude plutôt que fuchsia et bleu turquoise, contrairement à ce qu'elle avait décidé la veille, et de surcroît avec des bijouteries argentées, et une personnalisation à l'intérieur. La mère se tourne vers sa fille pour approbation mais celle-ci s'est de nouveau plongée dans son téléphone : elle avait donné son avis et une fois suffisait, c'était définitif, il convenait d'aller vite et surtout de ne pas passer des plombes dans cette boutique à tergiverser sans fin, c'est ce qu'exprime sans équivoque un long soupir qu'elle pousse accompagné d'un regard noir dardé sur sa mère, soupir et regard que la vendeuse déchiffre sans difficulté, invitant la mère, avec un grand sourire, à bien vouloir la suivre dans le salon, est-ce qu'elles souhaitent boire quelque chose ?

Et la taille ? demande la mère à sa fille après avoir longuement soupesé des yeux le mini Lady Dior vert émeraude aux bijouteries dorées. Ce n'est pas mieux cette taille, plutôt que le mini ? dit-elle en montrant un Lady Dior medium disposé sur une étagère. On avait dit mini, répond sèchement la fille sans lever les yeux de son écran : c'est plus chic, ça arrache plus, ça fait plus jeune. Mais c'est petit, dit la mère : je ne pourrai rien mettre dedans. Regarde comme c'est élégant, en grand ! Imagine-le en croco vert brillant, comme ça ! s'exclame-t-elle. Fais comme tu veux : je t'ai donné mon avis. J'hésite, j'hésite, j'hésite, je ne sais pas quoi faire, insiste la mère, suppliante,

en regardant de nouveau sa fille absorbée dans ses écrits. MAMAN ! On avait dit que tu prenais le mini ! ON NE VA PAS ENCORE CHANGER D'AVIS, SI ?! explose la fille, excédée, en posant son smartphone sur sa cuisse. Tu as raison : mini c'est plus fort, dit la mère. Mais vert ? ajoute-t-elle timidement. Ou on revient au bicolore ? Là, on a l'impression que la fille va exploser comme une grenade dégoupillée, d'instinct la vendeuse détourne le visage en plissant discrètement les paupières, s'attendant à une énorme détonation. Mais la mère, anticipant elle aussi la violence du choc, avance la main vers sa progéniture : c'est bon, c'est bon, OK, tu as raison, maman se trompe, maman est folle, on garde le vert, on garde le vert, on garde le vert, excuse-moi, j'ai rien dit ma chérie. Alors la vendeuse déclare à la mère qu'il faut refaire le bon de commande et elle l'interroge de nouveau sur la personnalisation du sac, vous souhaitez toujours qu'on inscrive votre prénom, Noriko ? La mère se tourne vers sa fille, qui lève les yeux de son smartphone : silence, la fille ne dit rien, ne dicte aucune réponse, regarde sa mère avec même une pointe de pudeur, et de timidité, dans l'expression, ce qui fait que celle-ci demande à la vendeuse de combien de caractères elle dispose pour l'inscription, vingt et un caractères espaces compris, répond la vendeuse, alors la mère, après avoir regardé une nouvelle fois sa fille, se tourne vers la vendeuse et lui demande de bien vouloir inscrire leurs deux noms sur la plaque à l'intérieur du sac : *Noriko et Aya*. Ou même *Aya et Noriko*, qu'est-ce que tu en penses ? demande la mère en interrogeant sa fille du regard.

Hein, *Noriko et Aya* ? ou bien *Aya et Noriko* ?

Les yeux d'Aya qui brillent donnent la réponse à sa mère et elle est irrésistible.

## *Le sac à main philosophique*

ADAM GOPNIK

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Carine Chichereau*

*Un homme et une femme sont au lit, la nuit. La femme, nue excepté une chemise de nuit courte et une culotte noire, raconte son obsession pour les sacs à main. L'homme – qui a peut-être au pied de son lit un exemplaire trop souvent feuilleté de Mythologies de Roland Barthes – l'écoute, la regarde, et se fait mentalement des réflexions.*

LA FEMME : Je n'ai pas souvenir d'un temps où je ne désirais pas avoir un sac à main. Quand j'étais toute petite, une des choses que j'enviais le plus à ma mère, c'était son sac : il était noir, en beau cuir de veau, magnifiquement structuré. J'avais deux ans peut-être, j'étais tellement folle de l'idée de sac à main, cet objet où l'on pouvait ranger tous ses secrets, que je les volais. J'allais chez les voisins, et je dérobaux ceux de leur fille – elle avait quatorze ans. Elle en possédait un doré, étincelant, que je convoitais tout particulièrement, alors je me glissais dans la maison, et je m'en emparais. Jusqu'au moment où ma mère me voyait avec, me le reprenait gentiment et le rapportait.

Pour moi ce n'était pas du vol. Je me disais : il est très beau et personne ne l'utilise, alors je vais l'emprunter pour l'après-midi.

Mon obsession, c'était l'odeur du cuir, de la soie à l'intérieur, la manière dont elle était cousue, avec les différentes poches. L'idée d'ordre était essentielle. Toutes les choses de la vie pouvaient s'ordonner dans un sac à main. Je me souviens d'un, entre autres, qui avait un compartiment spécialement conçu pour les rouges à lèvres. Je rêvais d'habiter un jour une maison qui serait comme un sac à main, où tout aurait une utilisation et une place précises. On emporterait ce monde idéal partout avec soi. On serait alors une personne à la vie ordonnée d'une façon profondément belle et intelligente, avec sophistication.

J'ai acheté un sac dans une fête d'école à six ans. Il était recouvert de plastique transparent et dessous il y avait un tableau de fleurs. Je me souviens d'avoir humé le plastique. Dans la voiture qui me ramenait à la maison, j'ai pensé : je possède le plus bel objet que le monde peut créer. C'en est arrivé au point où ma mère me forçait à éviter de passer devant le rayon des sacs dans les grands magasins : on n'a pas le temps ! Je m'arrêtais toujours – et elle essayait de me faire contourner le rayon.

L'HOMME : Pourquoi les femmes sont-elles ainsi attirées par les sacs à main, ou bien peut-être est-ce l'inverse ? Il faut passer en revue les différentes explications : formelle, évolutionniste, anthropologique et freudienne pour aboutir à la vérité.

La plus simple est l'explication psychanalytique, qui est trompeuse : le sac est une matrice portative, un objet fermé sur lui-même où cacher les nécessités inavouables de la vie. Les entrailles du monde gynécologique scellées sous un fermoir. Voilà l'espace secret qui enserre l'intimité d'une femme. Quand une petite fille tient un sac à main, qu'elle le vole, elle se prépare inconsciemment à devenir femme.

Mais est-ce vrai ? Le sac à main est-il une matrice ? Parce qu'à bien y réfléchir, même si c'est parfois la plus belle chose que possède une femme, c'est en même temps la moins sexualisée de toutes – celle qui attire le moins les hommes. Aucun homme ne se laisse séduire par la présence d'un sac à main, même si cela fait partie du cérémonial de l'introduction à la féminité. C'est un accessoire secret totalement spécifique au genre féminin, mais absolument pas chargé d'érotisme. Il ne joue aucun rôle dans la sélection sexuelle naturelle. C'est un signe d'abondance. La preuve ? Quand elle raconte que pour elle le sac à main est passé du stade de bien de la petite enfance à celui de fière commodité d'adolescente.

LA FEMME : Adolescente, je transportais beaucoup de choses dans mon sac. J'avais un look à la Janis Joplin – genre hippie, sac sur l'épaule. J'en avais un ou deux en toile – certains avaient un côté « Beatles en Inde ». Je ne croyais plus au cuir. C'est alors que la mode du grand sac, soudain très sophistiqué, a supplanté celle du sac à l'épaule. Je me suis donc tournée vers les grands sacs en cuir avec portefeuilles. Je me souviens d'être allée en Italie avec ma mère, où j'ai trouvé un magnifique sac couleur chocolat noir. C'est ainsi que mon amour d'enfant pour le cuir luisant a rencontré mon goût d'ado pour les sacs portés sur l'épaule. Un homme avec un sac sur l'épaule ? Pour moi c'est forcément efféminé. Un homme avec un sac de sport ou une besace – la sacoche n'est pas efféminée. Toutes les pochettes en revanche le sont.

L'HOMME : La réponse suivante, après avoir rejeté l'interprétation freudienne, est anthropologique. Peut-être que l'obsession des femmes pour les sacs à main n'a rien à voir avec le sexe, mais que c'est simplement une survivance de leurs anciens travaux. On s'attend chez

les hommes à la fétichisation de leur rôle de porteur d'argent, chez les femmes, de celui de porteuse de nourriture. Les hommes chassent, les femmes font la cueillette – voilà le tableau primitif, dans la forêt primaire –, et où pourraient-elles ranger le fruit de leur cueillette, à part dans un sac ? Ce n'est pas la matrice, mais le sac originel de la cueilleuse que le sac à main représente et perpétue.

Le code binaire de Saussure s'impose alors : un élément définit le reste du champ et existe en s'opposant. Les hommes ne peuvent porter de sac à main car les femmes le font déjà. Le seul homme que j'ai connu avec un sac à main, c'était mon père. Il pouvait se le permettre parce qu'il était père de six enfants, et que sa virilité ne pouvait donc être mise en cause. Il s'était retiré dans le rôle de cueilleur.

LA FEMME : Entre vingt et trente ans, j'aimais les sacs qui dépassaient leur fonction. J'en avais un triangulaire, en imitation croco, avec des poches où ranger ses baskets pour aller au sport. C'était un sac moderne, superbe et étonnant, et je l'adorais. J'aimais tout particulièrement l'aspect glacé et brillant des sacs que j'ai eus à cette période. Je suis à nouveau passée du souple au structuré – entre vingt-cinq et trente ans, j'avais davantage besoin de structure. On évolue entre le stade d'adolescente qui a envie d'un sac souple et adaptable, capable de tout transporter, et celui de jeune femme désirant un sac qui donne forme à sa vie.

Puis les enfants sont arrivés ! Et avec eux, une grande découverte : le sac à dos de femme – que j'ai adoré –, un sac à dos de ville élégant où l'on pouvait transporter toute sa vie alors même qu'on avait des enfants plein les bras. Le sac à dos n'a rien de structuré, ça non, mais qu'il est sculptural ! J'en avais de très beaux en feutre gris, et puis

d'autres soyeux, couleur chocolat noir, ou taupe doré – parce qu'ils permettaient de garder les mains libres.

L'HOMME : Je me rappelle ces sacs à dos, ils étaient confortables et appartenaient à la panoplie immensément complexe qu'utilisent les femmes modernes des classes aisées pour élever leurs enfants. C'était comme un panneau indiquant : mère de famille. Il servait à moitié au transport, à moitié à la revendication : il annonçait qu'une jeune femme était devenue maman. Il nous faut passer ici, me semble-t-il, de l'explication freudienne et anthropologique à celle de Veblen et Marx : le sac à main est l'emblème de l'autonomie, la fille qui porte un sac sur l'épaule opère un transfert en exposant de manière convaincante toutes sortes de choses. Porter un jean serré et un gros sac sur l'épaule évoque à la fois la sexualité et la richesse. De la même manière, la femme avec un sac à dos manifeste sa maternité tout autant qu'elle la cherche.

LA FEMME : Quand les enfants ont grandi, j'ai abandonné les sacs à dos pour revenir aux sacs à main, mais désormais, je souhaitais non seulement qu'ils soient d'une beauté extraordinaire, mais aussi qu'ils soient cool. Je me souviens d'un magnifique sac seau acheté à Paris, dont le rebord de cuir découpé formait de très jolis motifs de fleurs minuscules. Et en fait, ce sac-là me rappelle le tout premier que j'avais aimé à cette fête d'école – il y a des fibres de bambou derrière une couche de plastique, un air de résidence d'été à Savannah. Et c'est sans doute le sac le plus formidable que j'aie jamais eu : c'est LE sac structuré par excellence, et son secret, c'est qu'il est légèrement trop grand. S'il était petit, il serait affecté. Mais comme il est un peu trop large, il est moderne, avec des proportions parfaites, et l'autre aussi... Tous les éléments métalliques ont leur importance. Si ces éléments ne

valent rien... Ils doivent rester très simples, sans détail d'ornement, les éléments métalliques peuvent tuer un sac à main. Les filles plus jeunes les aiment ainsi. Et moi, sans doute, aussi.

L'HOMME : Ah, là nous passons du freudien à l'anthropologique, puis au marxiste, pour aboutir à l'interprétation réaliste : les femmes aiment les sacs à main car, pour des raisons biologiques ou culturelles, elles aiment transporter leur vie avec elles. Au cœur de chaque femme, de la reine d'Angleterre agrippée à son précieux petit sac, jusqu'au bas de l'échelle sociale, elles éprouvent toute la certitude qu'une catastrophe soudaine pourrait se produire. Les hommes s'en vont, les maisons brûlent, les contrats de travail ne sont pas reconduits, les villes s'écroulent, les séismes font trembler la terre. Une femme doit se sauver, et dans le refuge que trouveront les exilés, l'intendance reposera sur ses épaules. Les hommes vivent dans le fantasme de la chasse, du combat. Une femme sait que si elle s'accroche bien à son sac à main en se sauvant – qu'elle fuie la chute de Troie, une inondation ou un mariage malheureux –, elle a un avenir devant elle. Attrape-le. Enferme-le bien. Serre-le au fond de ton cœur. Range-le dans ton sac.

LA FEMME : Il y a dix ans, je suis tombée amoureuse des pochettes de soirée, celles en forme de livres, magnifiques répliques, avec de la soie et des perles, pour transporter votre rouge à lèvres et votre téléphone, car on ne peut pas rester sans rien entre les mains, il faut toujours avoir quelque chose. Dans les robes de soirée, il n'y a pas de poche. Et c'est cette absence qui crée la nécessité du sac...

Mais qu'est-ce que tu écris ?

L'HOMME : Je suis en train de créer une mythologie à partir de ton obsession pour les sacs à main. Comment ils servent de matrice, de sac pour la cueillette, de maison en réduction...

LA FEMME : Fais-moi lire ça.

Ah, mais tu as tout faux. Il n'y a rien de sexuel dans un sac à main. Ils sont antisexe. Tu commets l'éternelle erreur des hommes qui croient que tous les symboles sont sexuels car c'est ça qui vous intéresse, le sexe. Un sac à main n'est pas une matrice. Ce n'est pas un signe de maturité sexuelle. C'est un univers, un univers parfait que l'on crée et qu'on peut rendre beau selon la manière dont on l'utilise. C'est un objet idéal dont on peut se servir pour se représenter un monde idéal – le monde choisi du sac à main. C'est plus une maison qu'une matrice. C'est l'objet parfait dans un monde imparfait.

L'HOMME (*à lui-même*) : Il y a tant de choses qu'une femme doit garder secrètes. Et si ces secrets formaient la vie quotidienne ? Alors l'acte de les déposer dans le sac, de les enfermer ainsi, en fait un code divin. L'instant où la femme referme son sac à main n'est pas celui de l'Annonciation à la Vierge. C'est le moment qui suit celui du secret dans le Magnificat, quand Marie enferme la vérité dans la pureté de son cœur. Range-le dans ton sac. Enferme-le dans ton cœur. Et puis...

Qu'est-ce que tu fais ?

LA FEMME : Pendant que tu étais perdu dans tes réflexions philosophiques, j'étais sur Internet. Je me suis acheté un sac. Il est magnifique. Il est à moi.

## *Les vieux maîtres*

ALEXANDER MAKSIK

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Carine Chichereau*

À l'époque je couchais avec un autre Argentin, Luis Perón (aucun rapport, enfin à ce qu'il disait), un type étroit, sec, qui subsistait grâce à une fortune bien placée et s'exprimait dans un mélange maladroit de plusieurs langues. C'est grâce à lui que j'ai trouvé ce travail, mais le geste de sa part n'avait rien de particulièrement généreux. Le réseau sans fil des mangeurs d'empanadas de Paris avait appelé Luis, et Luis m'avait appelée à mon tour. *Y voilà*, comme il aurait dit.

« Ciao, Céline, you wanna speak English con un vieux Argentin ? »

À l'époque, je survivais grâce à des petits boulots, sans cesse à la recherche d'autre chose à faire, alors j'ai pris ce numéro.

Au téléphone, le Señor Cortázar parlait le français mieux que moi, avec un accent infiniment plus charmant et, à l'instant où il a mis fin à la conversation, j'ai regretté que nous soyons désormais à jamais prisonniers de l'anglais.

Malgré mon prénom et son joli petit accent aigu, je n'ai en vérité aucun lien direct avec la France. La trajectoire de mes ancêtres va directement de la Suède à l'Iowa, où elle s'est arrêtée. En ce sens, je suis une vraie pionnière : la première de notre clan américain à avoir fui les plates étendues du Midwest pour ne jamais y revenir. Bien

qu'elle m'ait baptisée et élevée seule, ma mère, elle, en fut la première véritable iconoclaste.

Mon père avait protesté contre le prénom de Céline, qu'il jugeait maléfique, à consonance étrangère et non chrétienne, avec un mouvement de langue vulgaire, seulement ma mère en était à son huitième mois de grossesse quand elle le trouva face contre terre dans un tas de feuilles, râteau à la main, juste à l'entrée de l'hiver. Aussi, malgré les vives protestations de mes grands-parents, leur insistance à dire que m'appeler Céline serait une offense à la mémoire de mon père, elle se campa bien droite sur notre riche terre ancestrale et tint bon, m'évitant, Dieu merci, de devenir Bethany Bonggreen.

Ma mère, qui était née avec le doux nom de Karina Klasson, avait elle-même consenti un sacrifice bien suffisant en adoptant l'hideux boulet que représentait ce patronyme, elle me l'a dit plus d'une fois, mais si elle ne pouvait me l'épargner, en revanche elle avait tout pouvoir sur mon prénom.

Tout cela pour dire que ma mère avait un caractère bien trempé, et même si elle n'aurait jamais pu commettre la folie de quitter Lone Rock, j'en étais venue à croire que Céline, ce prénom du diable, était une sorte de prière émise dans l'espoir que je puisse mener une autre vie.

Le Señor Cortázar habitait au premier étage d'un hôtel particulier à l'angle du musée Picasso. J'ai composé le code sur le digicode éclairé de bleu, puis j'ai poussé de tout mon poids sur la lourde porte extérieure avant d'arriver en trébuchant dans la cour, qui après un bruit sourd à deux voix, attestant d'une fermeture étanche, est retombée dans le silence.

Ce silence était encore plus absolu car il avait neigé, et j'aurais donné les bacs à fleurs les plus pimpants au monde en échange de ce

carré de blancheur immaculée.

Je vivais alors dans un appartement dépourvu de charme, au dixième étage d'un immeuble mortel du 15<sup>e</sup> arrondissement, bâti dans les années 1970, décennie où les Parisiens, visiblement nostalgiques d'une époque où des étrangers détruisaient leur ville, avaient entrepris de s'y employer à leur tour. Luis m'avait contactée à la fin octobre, et c'est à la fin du mois de novembre que pour la première fois mes pas ont résonné dans la petite cour secrète du Señor Cortázar.

En ce temps-là, j'étais toujours heureuse d'être dehors, et j'essayais de ne jamais dormir chez moi. Principale raison pour laquelle je couchais avec Luis. J'aimais ses draps propres, le feu crépitant dans la cheminée, la baignoire avec ses pieds d'or griffus en équilibre sur le carrelage d'un blanc éclatant, mais je n'avais jamais eu d'amant aussi maigre, aussi dépourvu de gras, et il avait beau être joli garçon, il me donnait très peu de plaisir.

Je préférais, comme c'est d'ailleurs toujours le cas, les hommes qui avaient un peu d'épaisseur. Une stature à la fois physique et psychologique. Qui soient un peu bruts de décoffrage. Pas cruels, bien sûr, et je ne parle pas non plus de ces accessoires dont se parent les hommes – tatouages, chaînes, cuir, barbe et autres vanités faciles du genre. Non, je pense à quelque chose d'impossible à fabriquer, car c'est intérieur, un éclat un peu intimidant dans les yeux, un cœur imprévisible. Un homme pas nécessairement grand, même si c'est toujours agréable, mais qui ait du poids, de la chair. Et surtout qui soit moins féminin que moi, pas plus ! À Paris, ça peut être difficile à trouver. Ce n'était pas comme si en franchissant cette cour, en passant devant la loge du concierge à la porte de verre drapée d'un rideau de dentelle, puis en montant les larges marches cirées de l'escalier, j'avais imaginé le Señor Cortázar comme un amant potentiel, même si

on ne sait jamais. J'étais en train de comprendre qu'il existait toutes sortes d'amours, et toutes sortes d'amants.

À la porte, j'ai tourné un petit bouton en forme de papillon vissé sur une sonnette de cuivre. Je l'ai entendue résonner à l'intérieur et un bruit de pas s'est ensuivi. Je mesure un mètre soixante-dix-huit avec mes talons les plus hauts, qui à l'époque, comme aujourd'hui, atteignaient cinq centimètres. En ce premier jour, j'en portais, ainsi qu'une jupe de mousseline couleur crème et un épais pull en cachemire noir que ma mère m'avait envoyé pour mon vingt-huitième anniversaire. J'avais les cheveux détachés. En fait, j'étais habillée comme Anouk Aimée sur cette photo où on la voit promener son chien le long de la Seine. Comme une collégienne, j'avais accroché cette photo encadrée sur un mur. Elle me faisait penser à moi, enfin, à celle que j'allais bientôt devenir. Dans l'alchimie de son expression se lisaient le charisme, la liberté, l'assurance, tout ce dont j'étais dépourvue, mais que je posséderais bientôt, je le sentais. J'avais longuement arpenté Paris à la recherche d'un sac identique à celui de la photo, et j'avais fini par tomber dessus chez un Algérien, porte d'Orléans. La fabrication était magnifique, et il n'était pas très cher. Je le chérissais tout particulièrement parce qu'il était viril, rude et qu'il rendait fou Luis.

« C'est pas du tout woman ! disait-il en se couvrant les yeux lorsque je le lui montrais.

— C'est sûr que tu en sais quelque chose ! » répliquais-je, mais Luis n'a jamais compris ce trait d'esprit.

Un jour, il m'a acheté un sac Céline, qu'il a accompagné d'une note pas très fine : « Un Céline for mi Céline », ou quelque chose d'un peu lourd dans le genre. Pour rien au monde je n'aurais porté un tel objet, l'avenir de la nation en eût-il dépendu, et je le lui ai dit. Dépité, il est reparti en allumant une cigarette tout en prétendant

qu'il allait le changer, mais je ne l'ai pas revu avant plusieurs semaines.

Le Señor Cortázar a ouvert la porte, ses yeux étaient à la hauteur des miens, qui étaient bleus, et le sont toujours, tandis que les siens étaient gris, assortis à sa barbe et à sa chevelure étonnamment abondante et luxuriante étant donné qu'il avait plus de soixante ans. Il était habillé ce jour-là comme je l'ai à peu près toujours vu par la suite : pantalon en velours à grosses côtes, couleur olive verte ou coquille de noix, une belle chemise blanche ou bleu de France, avec un cardigan gris pâle ou bleu marine. Tous ses vêtements étaient d'excellente qualité, mais, contrairement à la mode, larges et taillés pour être confortables. Ses pantalons et ses chemises étaient grands, ses cardigans longs. Quelqu'un d'autre aurait pu le décrire aussi chiffonné qu'un prétendu professeur à la télévision, mais ce quelqu'un d'autre est un imbécile. Car il n'avait rien de chiffonné. Il était aussi élégant qu'on peut l'être. Je ne l'ai jamais vu porter de chaussures. Ses chaussettes étaient toujours de couleur vive, souvent dans des tons de feu, mais à l'occasion dans certaines nuances de vert. La première fois, je m'en souviens très bien, elles étaient d'un éblouissant orange fauve se détachant sur ses revers de pantalon marron.

« Bonjour. Vous êtes Miss... », a-t-il dit, puis il a hésité avec une petite grimace, comme tous les gens de ce pays, lorsqu'ils tentent de prononcer mon nom, ses lèvres essayant de trouver la meilleure manière pour ne pas trop l'écorcher. Il a fait de son mieux, avalant le double G, puis il m'a serré la main, s'est mis de côté et m'a invitée d'un geste à entrer.

Ce n'était pas ce à quoi je m'attendais – un espace ouvert aussi fluide derrière ces sobres murs en pierre de Paris. Il avait abattu toutes les cloisons – je suis sûre que c'était lui – pour ne plus avoir

qu'une grande pièce rectangulaire. Il y avait là des tableaux, des dessins et des esquisses. Les objets occupaient toutes les surfaces. Certains des œuvres d'art, d'autres plutôt des bibelots, mais chacun possédait un indéniable mystère : une main anatomique sculptée dans le chêne, un lémurien de marbre vert, une longue cartouche jamais tirée, un sextant d'argent, une boîte à cigarettes en or – ouverte, comportant à l'intérieur un miroir montrant une femme nue, jambes ouvertes, attachée sur un lit miniature par deux rubans élastiques –, une balle de base-ball cousue d'épais fils de soie rouge, un miroir à main en nacre. Tous ces objets étaient parfaitement bien disposés mais pas selon l'ordre froid et hystérique d'un décorateur, non, plutôt celui d'un homme qui aime contempler les objets qu'il possède.

Dans cette pièce unique se trouvait une cuisine, une grande table de ferme, de solides chaises cannées, un vieux canapé Chesterfield – profond, dossier haut, de la même couleur que les pantalons de son propriétaire –, une table basse carrée au dessus en zinc, et deux fauteuils Voltaire contemporains – blancs, assez bas. Un escalier volant montait jusqu'à la chambre en mezzanine.

Il a désigné le canapé où je suis allée m'asseoir tandis qu'il prenait place dans l'un des fauteuils. Deux petites tasses bleues et une théière métallique remplie de thé vert étaient posées sur la table. Ses sourcils se sont relevés, interrogateurs, j'ai hoché la tête, et il m'a versé une tasse.

À travers les fenêtres, derrière lui, je voyais le ciel blanc cotonneux.

« Je voudrais que vous écoutez mon anglais et me corrigez quand c'est nécessaire. »

J'ai acquiescé.

« Je ne parle pas parfait, et je voudrais faire mieux. Alors nous allons nous rencontrer pour discuter et, s'il vous plaît, vous expliquerez à moi ce qui est pas bien. Avec un peu de chance, je serai intéressant pour vous, et vous serez intéressant pour moi. »

Là-dessus, il m'a souri, sans ouvrir la bouche, et aussitôt, j'ai eu envie d'être intéressante pour lui.

« Vous êtes quel âge ?

— J'ai vingt-huit ans. »

Il a souri alors de toutes ses dents, qui étaient jaunes et très mal plantées. « Eh bien, alors nous allons essayer d'être intéressants l'un et l'autre. »

J'ai ri. « De nous intéresser l'un à l'autre.

— De nous intéresser l'un à l'autre », a-t-il répété, puis il a détourné les yeux comme s'il était gêné. Ce qui m'a surprise.

« Vous parlez déjà très bien l'anglais. Pourquoi avez-vous besoin de vous améliorer ? Vous préparez quelque chose ? »

Il s'est tu, m'a dévisagée, puis a levé les yeux vers une grande toile bleue accrochée au-dessus de la petite cheminée.

« Je dois bientôt apporter ça à New York et parler. »

J'ai reconnu soudain la toile, et ça m'a fait l'effet d'une gifle en pleine figure. Je ne voulais pas poser la question, pourtant je n'ai pas pu m'en empêcher.

« C'est... ? »

Il a acquiescé.

Nous l'avons regardée tous les deux.

« C'est très beau, ai-je repris.

— Je voudrais, si ça ne vous dérange pas, ne pas dire que vous avez vu ça ici.

— Non, bien sûr que non. Bien sûr que non. »

C'est la seule fois, pendant toute la durée de notre relation, où le Señor Cortázar a évoqué la valeur de ce tableau.

Il avait de nouveau l'air embarrassé. « Merci. »

J'ai essayé de concentrer mon attention sur lui, mais la peinture m'attirait irrésistiblement. « Voulez-vous qu'on travaille le vocabulaire artistique ? Je pourrais préparer quelque chose.

— Non, non, a-t-il dit en secouant la tête. Je veux seulement parler. Vous venez ici et nous parlons ensemble. Je vous dis des choses. Vous écoutez et vous me rappelez si elles sont des fautes, d'accord ?

— D'accord.

— Nous commencerons la semaine prochaine. Le lundi après-midi si ce serait bon pour vous. À cinq heures.

— Si *c'est* bon pour vous. À *dix-sept* heures. Très bien. Donc, nous ne commençons pas aujourd'hui ?

— Non, je suis désolé. Aujourd'hui j'ai quelqu'un d'autre. » Il a regardé sa montre et s'est levé. « Je suis désolé. » Il a tendu le bras tel un domestique obséquieux me montrant la table, et une fois à la porte, il m'a serré la main en disant : « Merci, Miss...

— Céline.

— Céline », a-t-il répété avec son merveilleux accent. « Céline, nous nous verrons ensemble dans une semaine. »

Alors j'ai redescendu seule les larges marches, j'ai traversé la cour et la ville pour rentrer dans le 15<sup>e</sup>, tout en songeant au Señor Cortázar, à son chaleureux appartement, au tableau bleu, et surtout à son visiteur suivant, pour lequel j'éprouvais une jalousie aussi puissante que surprenante.

Plus tard, ce soir-là, je suis allée voir Luis. Nous étions dans un café rue de Belleville, où les jeunes Blancs riches viennent s'exhiber avec

fierté pour montrer qu'ils sont capables d'aller boire un verre dans les quartiers populaires.

« Rien, Céline. I know nada. Why ?

— Je suis curieuse. Je le trouve intéressant. » Voilà ce que disaient les Françaises que j'admirais au sujet des hommes qui les attiraient.

Luis s'est tourné vers moi. « Quel âge a-t-il ?

— Soixante, je dirais », ai-je répondu en haussant les épaules.

Il a fait la moue et s'est renfoncé dans sa chaise. « OK », a-t-il ajouté, à croire que je lui avais demandé la permission d'entreprendre quelque chose, et son attention est retournée vers un groupe de jeunes filles rassemblées de l'autre côté de la rue dans la lumière orange d'un restaurant chinois.

Je ne pouvais supporter l'idée de rentrer chez moi et de dormir seule ou de recevoir des appels d'hommes que je n'aimais pas. Je ne pouvais supporter l'idée d'avoir à décider ce que j'allais faire ensuite. Alors je suis rentrée avec Luis.

D'après Jean-Michel, un dermatologue divorcé d'une quarantaine d'années qui se prétendait philosophe, comme la moitié des hommes que je connaissais à Paris, j'avais dépassé l'âge où il est charmant « de se laisser vivre en passant d'une chose à l'autre sans trop y réfléchir ». Encore un mauvais amant aux draps frais agrémenté d'une jolie vue.

« Céline, épouse-moi. Bientôt, ta beauté va se faner. Bientôt, il sera trop tard pour tout recommencer. À trente ans, si tu n'es pas mariée et que tu n'as pas de carrière, alors ces deux choses-là deviennent ton identité en creux. Tu es définie par ce que tu n'es pas.

— Tu es un vrai con, toi », ai-je répliqué, tremblante de colère en ramassant mon manteau et mon sac, prête à fracasser son délicat petit nez.

Il a haussé les épaules, orgueil blessé, avec l'expression d'un bon chien négligé. « Tout ce que je veux dire c'est que si tu désires être

peintre, alors, peins. »

J'ai quitté son appartement de la rue des Saints-Pères en jurant devant Dieu et mes parents que jamais je n'y remettrais les pieds.

Le lundi, je suis retournée voir le Señor Cortázar, qui m'a dit en versant le thé : « J'ai pensé que le meilleur pour moi, c'est vous dire les choses et que vous les mettez mieux. »

Je lui ai souri. Il me semblait alors impossible d'améliorer les choses pour qui que ce soit.

« Donc je ne vous poserai pas de questions ? »

Il s'est tu et a longuement soutenu mon regard. « Quelles questions Céline ?

— Oh, je ne sais pas. Les choses habituelles. Quelles sont vos activités. D'où vous venez. »

Il a paru y réfléchir, puis il a secoué la tête. « Non. Non je ne pense pas que c'est bien. »

Son expression a changé, il me regardait à présent avec froideur, peut-être même suspicion, comme si j'étais une journaliste déguisée.

« Je suis désolée. Je serai heureuse de vous écouter et de vous corriger, si c'est ce qui vous convient.

— Oui, merci. »

Il est redevenu tranquille, et pour changer de sujet sans rien dire, j'ai regardé le tableau. Toute la journée, une noire tempête avait pesé sur la ville. Plusieurs lampes étaient allumées dans l'appartement et, caché quelque part derrière une poutre, un spot éclairait le tableau bleu d'une manière qui semblait en harmonie avec le battement de mon sang. Alors j'ai commencé à sentir monter en moi une peur indéfinie.

J'ai fermé les yeux pour rompre le charme.

« Céline, a dit le Señor Cortázar. Céline. »

Je me suis tournée vers lui et j'ai rouvert les yeux. Je sentais un voile de sueur fraîche sur mon front.

« Vous allez bien ?

— Oui. Pardonnez-moi. » Il m'a laissée pour aller à la cuisine. Il est revenu avec une assiette de Petits Écoliers disposés en forme d'éventail.

J'en ai pris un. Était-ce l'intimité du geste, la disposition délicate des biscuits, ou peut-être vacillais-je encore sous l'emprise de cette expérience étrange, mais je me suis mise à pleurer. J'ai senti le goût du sel se mêler à celui des gâteaux secs et du chocolat.

Plutôt que de me prendre la main, de me demander ce que j'avais, ou de m'offrir un mouchoir, il s'est humecté les lèvres d'un peu de thé, et a dit : « Autrefois, il y a beaucoup d'années, j'ai eu pendant un petit moment Ilich Ramírez Sánchez. Comme patient. »

J'ai levé les yeux.

« Vous le connaissez sous le nom de Carlos, le Chacal, a-t-il ajouté.

— Le terroriste ?

— Eh bien, il était de nombreuses choses.

— Et vous êtes médecin ?

— Pour la tête.

— Neurologue ?

— Pas exactement.

— Ici ?

— En Argentine. C'est là-bas que j'ai eu Carlos. Il était un petit garçon beaucoup anxieux. Toujours il regardait autour de lui. Toujours toujours. Sa fiancée. Elle était la fille d'un ami à moi. Une fille étrange. Peut-être comme vous, Céline. » Il a ri. « Le Chacal. Il courait, ce Chacal, il courait, il courait. Toujours prêt à se fondre. C'est ça ? À se fondre ?

— À s'effondrer ?

— Oui. Merci. À s’effondrer. Pas à se fondre, à s’écrouler. Une telle tension en lui.

— Tension.

— Oui. Merci. Un petit garçon nerveux. »

J’ai imaginé le Señor Cortázar assis dans son fauteuil blanc et Carlos, le Chacal, ses chaussures boueuses souillant le long divan de cuir, tandis qu’il énumérait ses misérables peurs. Je me suis demandé si c’était vrai, ou s’il l’avait inventé pour distraire une fille trop seule, loin de chez elle.

« Vous voyez, Céline ? Toutes les personnes sont terrifiées. »

Il m’a tendu à nouveau l’assiette et j’ai repris un gâteau.

« Quel est le problème ? a-t-il demandé.

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas. »

J’ai secoué la tête.

« Peut-être seulement que vous aimez l’art. Peut-être c’est aussi simple.

— Peut-être. C’est une toile extraordinaire », ai-je dit sans la regarder de nouveau, craignant l’effet qu’elle pourrait avoir sur moi.

« Je suis d’accord. Mais vivre avec, ça peut être difficile par moments.

— Dur ? Difficile ?

— Oui. Vivre avec, ça peut être dur et difficile.

— Comment ? Pourquoi ?

— Céline, je crois que vous savez ça. Je crois que vous voyez. »

J’ai acquiescé sans en être parfaitement convaincue. Ce que je voulais plus que tout, c’était retirer mes chaussures, ramener mes pieds à côté de moi, poser ma tête sur le canapé, me couvrir de ce doux plaid blanc et dormir. En fait, je voulais que ce soit lui qui me

recouvre avec le plaid. Je voulais qu'il se rassoie ensuite, croise les jambes et me regarde dormir dans la lueur trouble du tableau.

« Puis-je retirer mes chaussures, Señor Cortázar ?

— Je pense, Céline, qu'une autre fois vous retirez vos chaussures. Maintenant, peut-être, c'est mieux que vous rentrez chez vous. Vous êtes très fatiguée.

— Oui. Bien sûr. Je suis navrée. »

J'ai ramassé mes affaires, et très vite je me suis retrouvée dehors, dans la ville.

J'ai failli appeler Luis. J'avais envie de monter son escalier, de m'immerger dans sa magnifique baignoire, mais j'ai marché jusqu'au fleuve sans toucher à mon téléphone.

De l'autre côté du pont du Carrousel, j'ai failli appeler Jean-Michel, ce connard. J'avais depuis longtemps dépassé la rue des Saints-Pères quand j'ai songé que je pourrais supporter son mépris, sa fausse sagesse, sa peau tendre et tirée, tout ça en échange d'un peu de répit dans le confort de son lit.

J'ai marché plus de deux heures, et pendant ce temps j'ai éprouvé l'envie d'appeler les autres, j'ai même failli le faire. Ils étaient partout à travers la ville, ces hommes tristes que je n'aimais pas, qui ne pouvaient m'offrir qu'un peu de tranquillité. À l'angle de la rue de Javel et de la rue de Lourmel, sans doute le croisement le plus laid de France, je suis entrée dans un bar glauque et j'ai bu un whiskey au comptoir. J'ai vu ma mère assise à la table de notre cuisine, découpant des photos dans de vieux magazines pour en faire des collages, armée de son bâton de colle. Puis un grand torrent dans ma tête. J'ai songé à tous les hommes que j'avais connus dans cette ville, et aussi à Berlin, à San Francisco, jusqu'à Lone Rock, et toutes les étapes intermédiaires – une envolée d'hirondelles s'élevant depuis l'avancée d'un toit crasseux. Ils ont continué à voler jusqu'à ce que leurs attributs

physiques ne soient plus discernables, ni même leurs philosophies de bas étage, pour ne plus constituer qu'une seule identité disparate. Et puis, tout à coup, comme dans l'appartement du Señor Cortázar, le bruit et la couleur ont disparu.

J'ai payé mon verre et je suis sortie, j'ai baissé la tête et je suis rentrée chez moi par ces rues lugubres, jusqu'à mon immeuble, mon lit, où j'ai dormi presque toute la nuit d'une traite.

Chaque lundi, je retournais auprès du Señor Cortázar et de ses histoires, mais comme la plupart des artistes et des amateurs d'art que je connais, il n'avait aucun sens de la narration, ignorant où les choses commençaient et où elles devaient s'arrêter. Il avait beau adorer la formule « Il était une fois », ce qu'il me racontait, c'étaient des images.

« Il était une fois, Céline. » Suivait toujours un timide sourire. « Il était une fois, Céline, quand j'avais quatorze ans, mes parents avaient propriété d'une petite maison au côté d'un lac.

— *Étaient propriétaires* d'une petite maison au *bord* d'un lac.

— Ils étaient propriétaires d'une petite maison au bord d'un lac où il y avait des canards, et quand le vent soufflait les plumes se gluaient sur les verres. »

J'ai ri. « Les plumes se *collaient* ? Sur les verres ?

— Les fenêtres.

— Ah. Les plumes se collaient sur les *vitres*.

— Oui, Céline, j'adorais ça beaucoup. »

J'attendais qu'il termine, mais comme d'habitude, ça s'est arrêté là. Après chaque histoire, il laissait planer un long silence pendant lequel il regardait ses mains, ou le tableau bleu, ou bien touchait la montre molle en argent – encore un bibelot – qui débordait à l'angle

de la table basse, à côté de lui. Parfois, il se tournait de côté pour observer le ciel.

Bien des fois, j'ai tenté d'en tirer davantage que ces éclats de mémoire. Je voulais qu'il me raconte son enfance, sa vie à Buenos Aires, ses débuts à Paris. Je voulais tellement plus de lui, seulement mes questions étaient toujours accueillies par le même regard méfiant et réprobateur, alors j'ai appris à l'écouter, à prendre juste ce qu'il me donnait tout en le corrigeant. Même si ses fautes possédaient souvent une telle beauté poétique que les reprendre était pour moi une forme de violence. Souvent, je laissais ses phrases élégantes planer dans l'air, en silence.

« Vous ne voulez pas relâcher vos chaussures, Céline ? »

Il me l'a proposé quelques semaines après que je le lui avais demandé, et je ne l'ai pas corrigé. J'ai donc relâché mes chaussures, et à partir de ce jour, je les ai laissées tous les lundis dans l'entrée, croisant mes jambes sous moi sur le canapé tandis que je sirotais son thé en l'écoutant parler sous la surveillance du tableau bleu – parfois malveillante, parfois clémente. Pour tout cela, il me payait cinquante euros par semaine.

Et petit à petit, j'ai laissé tomber mes amants. D'abord Jean-Michel, puis tous les autres, et enfin Luis, ce qui a été pour moi le plus difficile, non que j'éprouvais pour lui une affection réelle, mais parce que je lui savais gré de m'avoir mise en contact avec le Señor Cortázar et cet étrange havre platonique. Ainsi donc, plus la ville s'enfonçait dans l'hiver, plus je glissai vers l'abstinence, suivant un processus pas vraiment conscient mais tout à fait naturel. Je passais mes soirées chez moi et peu à peu, dans la journée, je me suis remise à peindre. Pas très bien, sans rien produire de très intéressant, mais c'était plus que je n'en avais fait en presque une année.

Chaque lundi, je retournais chez le Señor Cortázar et les choses se déroulaient toujours de la même manière.

Jusqu'à cet après-midi de début février où j'ai remarqué à côté de lui, posé par terre entre les deux fauteuils blancs, un très joli sac à main, d'un genre que jamais je ne porterai. Il était rigide, droit, d'un cuir noir luisant sur lequel apparaissaient des coutures dessinant un motif de cannage délicat, comme pour en protéger le contenu. Les anses, arches solides, étaient fixées au sac par des cercles d'argent brillants. Il m'a semblé à la fois doux et violent, comme s'il provenait tout à la fois d'une chambre et d'un champ de bataille, et je ne pouvais plus le quitter des yeux.

Quand il a vu ce qui me distrait, le Señor Cortázar m'a souri. Sans regarder le sac, il m'a dit : « C'est fait pour être pareil », en désignant la longue table sous la mezzanine. Quatre chaises identiques étaient disposées face à leurs jumelles. « Vous voyez, Céline ? Pareil, oui. »

L'assise des chaises et leur dossier incurvé montraient un cannage couleur de blé aux motifs identiques à ceux du sac. À moins que le sac ne soit le reflet des chaises.

J'ai acquiescé. « Mais c'est à vous ? »

Il m'a montré ses mauvaises dents et s'est mis à rire. « Non, Céline, ce n'est pas exactement mon style. » Puis il a levé son doigt épais en regardant vers le plafond. « Attendez. Une fois, j'ai entendu cette phrase. Ce n'est pas mon *kif*. Oui ? C'est correct ?

— Oui. Vous êtes très tendance.<sup>[P]</sup><sub>[SEP]</sub>— Tendance ?

— Cool. Chic.

— Oui ! Je suis très tendance. »

Il était d'excellente humeur ce jour-là, et il gloussait avec une espèce de joie enfantine qui m'a donné envie de grimper par-dessus la table pour aller m'installer sur ses genoux et enrouler mes bras

autour de lui. À la place, j'ai souri et renchéri : « Vous êtes à la pointe de la tendance. »

Puis il est allé chercher la bouilloire sur la cuisinière. Quand il est revenu, je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander : « À qui est-il ?

— Il est à Juliette Colleuille.

— C'est qui, Juliette Colleuille ? ai-je demandé, gênée d'entendre ma voix grimper dans les aigus.

— J'aimerais que vous me faites un service, Céline. »

À nouveau, j'ai senti quelque chose se resserrer en moi, avec une espèce de chaleur. De la sueur a perlé sur mon front. Puis on a sonné. Il s'est excusé.

« J'aimerais que vous me *rendiez* service », ai-je murmuré, mais déjà il était parti ouvrir. Je ne quittais plus des yeux le sac et ses motifs hypnotiques, les anses appuyées contre le mur, le D d'argent suspendu.

J'ai entendu les voix graves et polies de deux hommes. Je voulais bouger, mais il a fallu attendre que l'un d'eux me dise : « Bonjour Madame », pour qu'enfin délivrée je puisse tourner la tête.

Le premier portait un beau costume noir, le second un bleu de travail éclatant. Le Señor Cortázar est revenu s'asseoir en murmurant : « Ils sont venus pour elle. »

Ensemble, nous avons observé les deux hommes qui retiraient avec tendresse la toile bleue du mur pour l'emporter dans l'entrée, comme s'il s'agissait de la victime d'un terrible accident de voiture. Je me suis détournée pour regarder le Señor Cortázar.

« Ces hommes sont très soignés.

— Soigneux.

— Oui. Vous voyez la façon dont ils bougent ? C'est comme ça seulement, Céline, qu'il faut traître les objets sacrés.

— *Traiter* les objets sacrés », ai-je corrigé, soudain très fatiguée.

Il a acquiescé et enfin m'a regardée. « Vous comprenez ? »

Je n'en étais pas tout à fait sûre, et je n'avais pas envie d'y réfléchir. J'étais troublée par ce fantôme pâle sur le mur, au-dessus de la cheminée. J'avais eu ma dose de philosophie. Je voulais savoir ce que ce sac à main pouvait bien faire sur ce maudit parquet, qui était cette putain de Juliette Colleuille, et ce qu'elle représentait pour le Señor Cortázar, qui, lui, semblait se déliter sous mes yeux. Lui et son sanctuaire.

« Céline. Douce, triste Céline. Si affamée. »

C'étaient les mots les plus intimes qu'il m'ait jamais dits.

« Je peux vous demander un dernier service ? »

— Dernier ?

— Je partirai demain. C'est la dernière minute. Ils veulent le tableau et je vais le suivre. Alors, oui, c'est la dernière.

— Je suis navrée de l'entendre. » Ce qui constituait un euphémisme d'euphémisme : j'étais déracinée, désamarrée, et je me suis élevée dans l'air stagnant.

« Tout va bien, Céline. Nous nous verrons plus tard quand je serai de retour. Ne vous inquiétez pas. »

Je l'ai regardé, ses épais cheveux gris, sa barbe d'argent, ses épaules droites et carrées, enveloppé dans ses doux vêtements magnifiques, velours chaud et cachemire bleu nuit répandus sur le fauteuil blanc.

De loin, j'ai répondu : « Je vais bien, Señor Cortázar, très bien. Quel est ce service ? »

— Je voudrais, s'il vous plaît, que vous emportez ce sac à Juliette Colleuille, à son hôtel. C'est possible ? »

Je flottais à présent à la hauteur du manteau de la cheminée, et je voyais la caisse de bois dans l'entrée, les hommes affairés qui la refermaient à l'aide de leurs jolis petits marteaux.

Je sentais déjà le sac dans ma main, le cuir rebondissant contre mon genou.

« Oui, Señor Cortázar, bien sûr. Avec plaisir. »

Il m'a tendu une carte : « J'ai écrit l'hôtel et l'adresse. »

Je suis retombée dans l'air, la pression de la gravité diminuant mon vertige, me laissant respirer.

Arrivé sur le palier, il m'a dit : « Merci, Céline. Pour m'apprendre l'anglais et pour le service. Peut-être que vous serez un grand peintre un jour vous aussi.

— Moi aussi ? »

Il s'est tourné vers le carton. « Comme l'homme dans la boîte. »

J'ai souri et je n'ai pas pu m'en empêcher, je l'ai serré dans mes bras, appuyant ma tête contre son torse massif. J'ai senti sa main qui me caressait les cheveux.

« Ça en vaut la peine, Céline, m'a-t-il dit en français avant de me repousser tendrement et de reprendre en anglais. Vous avez le devoir d'y croire. Sinon... » Il a haussé les épaules et accroché le sac à main à mon poignet.

« Vous *devez* y croire », ai-je corrigé en partant.

Au début, je ne savais pas très bien comment le porter, avec mon vieux sac de la porte d'Orléans en bandoulière, alors je serrais celui de Juliette Colleuille sous mon bras comme un ballon de foot à travers la rue de Bretagne. Rue Saint-Denis, avec tout le naturel possible, j'ai glissé ma main dans les anses et j'ai alors laissé le sac se balancer librement. J'allais dans la mauvaise direction, car je n'étais pas prête à le laisser partir. Tout en longeant les prostituées pleines d'ennui aux regards d'acier, les sex-shops monotones avec leurs godemichés poussiéreux en berne dans les vitrines, j'appréciais la

manière dont le D tapait en rythme contre les voluptueux coussinets, et comme l'argent brillait à la lumière des enseignes des boutiques.

Deux types penchés sur leur bière à la terrasse d'un café glauque m'ont suivie des yeux, à croire que j'avais quelque chose à vendre. Je les aurais tués tous les deux – dans l'état où j'étais à ce moment-là, j'en aurais été capable. En passant, j'ai soutenu leurs regards, inflexible malgré ma peur, et quand je n'ai plus supporté de sentir leur présence derrière moi, j'ai quitté la rue Saint-Denis et, après quelques lents détours, je me suis retrouvée rue du Louvre, où tout à coup il m'est venu à l'esprit qu'il s'agissait peut-être d'un test, que ce sac était un cadeau du Señor Cortázar, qu'à l'intérieur je n'allais pas trouver un rouge à lèvres, des bonbons à la menthe et de l'argent, mais une lettre ou un dernier conseil, un *kōan*, des directives pour vivre ma vie, où diriger mes pas, comment me comporter, enfin quelque chose. J'ai vécu dans l'excitation de cette possibilité jusqu'à la rue Danielle-Casanova, y puisant mon énergie, comme si tout ce qui me restait à faire, c'était ouvrir la fermeture argentée.

À l'angle de la rue de la Paix, je me suis arrêtée à quelques mètres d'une jeune fille rom droguée, accompagnée d'un chaton calico qui ne cessait de miauler. Dans le sac, j'ai découvert des cigarettes, un rouge à lèvres, un poudrier, un fin portefeuille rouge, des tampons, mais rien qui me soit destiné. Pas de message en forme de maxime, rien d'autre que les objets ordinaires de la vie d'une autre femme.

*Peut-être que c'est dans le portefeuille, ai-je pensé, ou plutôt prié. J'ai imaginé ma propre carte d'identité glissée à l'intérieur. Je voyais le Señor Cortázar sourire en la retirant de mon sac pendant que j'étais aux toilettes. Un dernier geste, ultime clin d'œil. Mais il n'y avait aucune carte d'identité – ni la mienne ni celle de l'autre –, tout ce que j'ai trouvé, c'est un billet de cinquante euros.*

J'ai remis le portefeuille dans le sac, glissé le billet dans la main de la jeune fille rom, et je suis repartie. Rue de Rivoli, j'ai continué sous la colonnade, parmi la foule des touristes imbéciles, pour enfin arriver dans le hall étouffant de l'hôtel où l'on m'avait envoyée.

À l'accueil, j'ai commencé à parler en français, mais le jeune homme fringant avec sa raie dessinée d'une main experte m'a tout de suite arrêtée.

« Vous pouvez nous laisser le sac, Mademoiselle.

— J'aimerais le remettre en personne.

— Je crains que Madame Colleuille ne se trouve pas à l'hôtel en ce moment. De toute façon, Monsieur Cortázar nous a prévenus qu'un coursier passerait. Il n'est donc pas nécessaire que vous lui apportiez le sac en personne. » Puis avec le sourire : « Nous sommes parfaitement préparés et équipés pour une mission aussi importante que la prise en charge de ce sac. »

À présent plus de vertige, plus de suée, pas de tête qui tourne, mais quelque chose de bien plus solide. J'avais l'impression que mes pieds s'enracinaient dans l'impeccable sol de marbre, qui, je l'ai soudain remarqué, présentait des motifs identiques à ceux du cannage des chaises et du sac, suspendu dans ma main droite bien fraîche. Mon corps était gorgé de puissance. J'ai relevé le sac pour le déposer doucement sur le comptoir poli. Alors, avec un plaisir que je n'avais pas éprouvé depuis des années, j'ai giflé cet homme de toutes mes forces, avant de quitter cet hôtel étouffant.

En sortant dans la nuit froide, j'ai senti ma main brûlante. J'ai craint de m'être blessée, et de devoir attendre des semaines pour peindre à nouveau. Dans un instant, on allait venir m'appréhender, m'arrêter, me passer les menottes, mais personne ne s'est présenté, et lorsque j'ai fait halte près du pont Royal, où j'ai appliqué les mains sur la rambarde glacée, je ne ressentais plus la douleur de la gifle.

Je voyais la boîte à cigarettes du Señor Cortázar, avec cette femme minuscule attachée sur ce lit miniature, les jambes écartées, dont le corps nu se reflétait à l'infini dans le miroir. Le Grand Palais était un vaisseau spatial lumineux, la merveilleuse grande roue tournait et tournait, les bateaux-mouches étincelants passaient sous moi, mais au bout du compte, tout ce que je parvenais à voir, c'était ce vieux bâtiment gris de l'autre côté du fleuve, naguère gare ferroviaire, avec sa grosse horloge blanche suspendue telle une lune basse dans la nuit.

## *Le fond du sac*

CAMILLE LAURENS

Le bip d'un sms a résonné discrètement au pied de son fauteuil, mais comme à cet instant nous étions tous deux silencieux, nous l'avons tous deux entendu. Elle s'est penchée, a attrapé son sac, *excusez-moi, c'est peut-être urgent*, a fouillé à l'intérieur, en a sorti pêle-mêle pour les poser sur mon bureau des clés, un porte-monnaie bleu, un passeport, un carnet, un tube de crème, *comment tant de choses tiennent-elles dans un si petit...*, une brosse à dents qu'elle a agitée nerveusement en me jetant un bref coup d'œil par en dessous, un peu moqueur, *mais de qui se moque-t-elle ?* et finalement son téléphone, *vous allez dire que je vide mon sac*, elle a consulté l'écran, a souri, *quel bonheur, soudain, quelle métamorphose*, a tapé quelques mots avec les deux pouces, puis a tout remballé en quelques gestes brouillons, *pardon, je suis à elle, euh, je veux dire, je suis à vous*.

Je devais avoir, à mon corps défendant, l'air moins neutre que ma fonction ne m'y autorisait, car elle s'est renversée en arrière en riant, tout son corps a paru se détendre, devenir élastique, *ce sms doit être une bonne nouvelle*, et elle a dit joyeusement en serrant son sac contre sa poitrine *comme un ours en peluche, on dirait une petite fille* : « Écoutez, jamais je n'aurais pu le prédire avant ce soir, mais là, d'un seul coup

c'est l'évidence : je n'ai plus besoin de revenir. » Elle m'a observé quelques secondes. « Je viens de comprendre, a-t-elle ajouté. » « Oui ? » ai-je dit en marquant bien la suspension de ma voix. « Oui, a-t-elle repris. Oui oui. » Ses doigts jouaient avec les lettres métalliques accrochées à l'anse de son sac – je les avais remarquées dès le premier jour, et leur léger cliquetis accompagnait la plupart de nos séances, pianoté sur le clavier bredouillant du souvenir. Ce sac, d'ailleurs, ne lui correspondait pas très bien, avais-je souvent pensé, il était décalé, pas son style. « Qu'est-ce qu'il y a ? C'est mon sac que vous regardez ? Il est beau, n'est-ce pas ? Et discret, alors qu'il sait tant de choses...Tout est là », a-t-elle murmuré en le caressant – on aurait dit un chat noir sur ses genoux. « C'est une longue histoire. Elle a commencé il y a plus de dix ans. Vous voulez la connaître ? Oui ? » Je n'ai pas répondu, *évidemment je veux la connaître*. « Allez, dites oui. Encore une fois. C'est aujourd'hui ou jamais, vous savez. L'histoire finit aujourd'hui. » J'ai gardé le silence, elle a continué : « Non, c'est le contraire, en fait, l'histoire commence – l'histoire recommence – aujourd'hui. » Elle a passé une main plus ferme sur le flanc du sac, et elle s'est mise, *elle si peu loquace depuis des mois*, elle s'est mise à raconter d'une voix fluide, comme si ce sac, lampe d'Aladin, libérait les mots invoqués par le génie du conte.

J'avais dix-neuf ans, j'étais étudiante à Paris, je préparais le concours du CELSA – je voulais être journaliste, à l'époque. Mon niveau d'anglais n'étant pas des meilleurs, j'avais décidé d'aller passer une partie de l'été à Londres. Un organisme de séjours linguistiques m'avait mise en contact avec une famille anglaise qui recevait de jeunes étrangers. C'est ainsi qu'un beau matin d'août, j'ai débarqué, en compagnie d'une vingtaine d'autres étudiants, à Waterloo Station. Sur place, l'organisatrice les a rapidement répartis

dans les familles d'accueil et à la fin, il n'est plus resté que moi sur le quai désert, ma valise à mes pieds. Tandis que cimentait dans ma poitrine l'angoisse familière de l'abandon (je ne vous fais pas un dessin, depuis que je vous en parle...), je voyais l'organisatrice parlementer au bout du quai avec un homme d'une quarantaine d'années et une petite boule à cheveux longs dont je n'aurais su dire s'il s'agissait de sa fille ou de sa femme tant son obésité lui conférait à la fois l'insouciance de l'enfance et l'avachissement de l'âge mûr. L'homme secouait la tête en signe de dénégation et agitait un papier sous le nez de son interlocutrice. Finalement, elle vint vers moi et me demanda mon nom. Laurence Tisserand, murmurai-je, et la honte m'envahit comme chaque fois que je dois prononcer mon nom – sauf qu'aujourd'hui enfin, c'est fini, je le sens. L'organisatrice se mit à rire et me dit en français : « Excusez-moi, c'est un malentendu. Votre famille – elle montra du doigt le couple qui restait à distance –, votre famille attendait un garçon. » J'aurais pu dire, je faillis dire : « Oui, je sais, mon père a toujours voulu un garçon », mais je me contentai de prendre un air stupide, si bien qu'elle ajouta : « Laurence, en anglais, est un prénom masculin. Comme... Laurence Olivier, l'acteur, *you know...* »

Après un trajet quasi silencieux de vingt minutes en voiture avec ce qui s'avéra être le père de famille et sa fille cadette, tous deux dissimulant mal un vif embarras, nous arrivâmes devant une petite maison du quartier de Lewisham. À mon entrée, la mère, qui semblait nous avoir attendus avec assez d'impatience, chuchota à l'oreille de son mari qui chuchota à la sienne, puis, si cette formulation a un sens, *hurla gentiment*, menton levé vers le plafond : « *Alice, Laurence is there.* »

À cet instant, une musique sirupeuse démarra à l'étage. Sidérée, je tournai la tête vers l'escalier qui occupait à ma droite une partie du mur.

Un pied chaussé d'un escarpin noir au talon dangereusement long dans un escalier aussi raide (telle est ma toute première pensée), un pied apparaît sur la marche, puis un autre se cambre dans l'air, suivi d'une jambe blanche entre deux pans de tissu mordoré et, se balançant contre la cuisse, d'un sac noir luxueux – celui-là même ! Il est à moi maintenant. Étrange, n'est-ce pas ? Mais attendez que je vous explique.

Mon souvenir est toujours au ralenti quand je me rappelle la scène, je revois chaque seconde de sa descente, sa main aux ongles vernis, son bras nu, sa taille mince, sa robe décolletée, son cou, sa bouche rouge, ses longs pendants d'oreilles... Je suis impressionnée, fascinée même, je me doute qu'il s'agit de la fille aînée des Anderson mais sans pouvoir faire le lien entre la cadette disgraciée et l'élégante déesse qui continue de descendre vers nous, pauvres mortels, et bien que ce soit manifestement elle qui détonne parmi nous, je me sens nulle dans mon jean élimé et mes baskets pas nettes, comme si j'étais arrivée déguisée en clown au bal de l'Opéra. Ce diffus sentiment de honte explose littéralement dans mon cœur lorsque ses yeux – les yeux d'Alice – arrivent à hauteur de la cage d'escalier. Elle me voit, elle me regarde, je la vois, je la regarde, elle a une vingtaine d'années, les yeux très bleus, les cheveux blonds courts, elle m'examine de toute sa hauteur, la déception et le mépris se disputent son visage, je n'arrive pas à sourire, mon être se dissout dans un néant sans limites. Elle termine sa descente en accéléré, me fait à peine un signe de tête, agite les mains vers son père d'un air furibond, puis remonte les marches quatre à quatre, son sac à la pliure du coude. La mère me précède dans l'escalier pour me montrer ma chambre, celle d'Alice est de l'autre côté du couloir, me dit-elle, à côté de la salle de bains d'où Alice sort justement, vêtue d'un short gris et d'un tee-shirt informe à col rond, « elle est la mort », m'explique la mère avec un

sourire d'excuse, « je comprends », dis-je – car le langage, comme le silence, nous a été donné pour dissimuler la vérité. Ça tombe bien, ne dis-je pas, j'ai justement envie de mourir.

Le dîner m'apporta des éclaircissements. Alice parlait par gestes avec ses parents et sa sœur, accompagnant parfois ses signes d'une parole prononcée d'une voix de mouette. « *She's deaf* », avait dit sa mère (et non « *she's death* », pauvre pomme). Alice était sourde de naissance. Avec son implant, elle parvenait à discerner des sons de 80 décibels, pas moins. Toute la famille, entendante, pratiquait couramment la langue des signes. Et Alice lisait sur les lèvres.

Tout en me promettant de signaler à l'organisme concerné l'incongruité de proposer un séjour linguistique dans une famille qui s'exprime par gestes la moitié du temps, je ne pouvais quitter des yeux cette fille de mon âge qui me battait froid, et même glacial. Elle était très jolie, et lorsqu'elle parlait, ses mains créaient autour d'elle une véritable chorégraphie. Son visage aussi était très expressif, sauf quand elle se tournait vers moi. On m'expliqua qu'elle apprenait le dessin, qu'elle pouvait passer des heures à contempler les œuvres du National Museum ou de la Tate Gallery, et que d'ailleurs nous pourrions y aller ensemble, elle et moi, qu'elle avait une passion pour Cézanne. Alice faisait une tête qui n'indiquait aucun enthousiasme à l'idée de m'accompagner au musée. Elle gardait à mon égard une petite mine butée qui n'était pas sans rappeler la moue boudeuse de Lady Di telle qu'elle s'affichait un peu partout des deux côtés de la Manche, à l'époque, son divorce d'avec le prince Charles n'ayant en rien diminué la passion de ses fans, au contraire. Je faillis évoquer cette ressemblance d'Alice avec la princesse Diana, mais j'eus peur de commettre une bourde – j'avais tort, la suite me le montra.

Le lendemain matin, je ne vis ni les parents, déjà partis travailler, ni Alice, et je pris mon petit déjeuner avec sa sœur Joyce qui, tout en

engouffrant d'énormes tranches de bacon, entreprit de m'expliquer, du haut de ses treize ans, la scène de la veille. Alice avait rompu quelques semaines plus tôt avec son petit ami – sourd comme elle, et Alice en avait assez des copains sourds, elle voulait être *normale* –, aussi, depuis qu'on lui avait annoncé l'arrivée d'un certain Laurence *from Paris*, elle s'était imaginé le *french lover* forcément beau qu'elle allait pouvoir séduire, un mois durant. D'où cette mise en scène théâtrale. C'était elle, Joyce, qui avait choisi la musique – pas mal, non ? La robe était une copie d'une robe que Diana avait portée lors d'une réception en France – Alice l'avait faite elle-même, elle était très douée en couture. Quant au sac, c'était celui-là même que la maison Christian Dior avait conçu, à la demande de madame Chirac – présidente de France, me dit Joyce en français, l'air grave –, afin de l'offrir à Lady Di lors de sa visite à Paris pour l'exposition Cézanne, deux ans plus tôt. Car il fallait savoir, ajouta Joyce, – mais peut-être m'en étais-je déjà aperçue ? – qu'Alice vouait à Diana une vénération particulière depuis que celle-ci était venue dans son école et s'était entretenue avec elle pendant plusieurs minutes. En effet, la princesse avait appris la langue des signes, ce dont Alice lui était éperdument reconnaissante. Elle devait avoir huit ou neuf ans à l'époque, mais cette rencontre avait probablement décidé de tous ses rêves.

J'embrassai Joyce et me rendis à mon cours de perfectionnement qui avait lieu près de Big Ben. Je passai le plus clair de mon temps à penser à Alice, avec dépit, certes, mais aussi avec curiosité, et autre chose encore que je ne m'expliquais pas. J'avais très envie de la connaître.

Quand je rentrai dans ma chambre, le soir, je trouvai le sac à main noir d'Alice, avec ses lettres en guise de *charms*, accroché à la poignée intérieure de la porte. Stupéfaite, je le pris sur mes genoux et restai d'abord mains croisées à le regarder : il était pour moi le symbole

énigmatique et silencieux d'une fille énigmatique et silencieuse. Puis, comme sa présence ne pouvait que délivrer un message, je l'ouvris, mais mon cœur battait comme si je n'en avais pas le droit. Quelle transgression commettais-je ainsi ? À l'intérieur, une enveloppe. Dans l'enveloppe, un petit mot plié en deux, écrit d'une écriture heurtée comme sa voix, avec cette seule phrase : *Why aren't you a boy?* « Pourquoi n'es-tu pas un garçon ? » Cette question me donne envie de rire maintenant, en vous la rapportant j'en entends toute la naïveté, mais à l'époque j'en fus bouleversée : oui, pourquoi ? Décidément, je décevais tout le monde, et depuis si longtemps ! S'appeler Tisserand et être une fille m'avait toujours paru lourd, entendre « l'eau rance » chaque fois qu'on me parlait sans douceur aussi, et voilà qu'à présent... Je retournai le petit bout de papier et j'écrivis au dos un seul mot : *Sorry*. Et je le pensais vraiment, j'étais sincèrement désolée. Sachant qu'elle était sortie, j'allai accrocher le sac à la porte de sa chambre. Et je pleurai un long moment, en boule sur mon lit. Je me sentais insignifiante. Fille de peu. Bonne à rien.

Le lendemain soir, le sac était de nouveau accroché à ma porte. « Veux-tu aller avec moi au musée demain ? »

Je n'ai jamais oublié cette journée. Alice s'arrêtait devant certaines toiles, les regardait avec intensité, puis d'un seul coup, quand cela s'y prêtait, les mimait en m'entraînant dans son jeu. Je me souviens par exemple du tableau de Gainsborough, *Les filles du peintre avec un chat*, – vous le connaissez ? Il est inachevé, en fait il n'y a pas de chat – soudain Alice passa son bras sur mon épaule, appuya sa joue contre mon front, et à l'endroit présumé du chat absent, posa son sac en éclatant de son rire de mouette. Je me rappelle aussi de notre long arrêt devant les baigneuses de Cézanne. « *Happy* », dit-elle en montrant le tableau. Parlait-elle d'elle ou des femmes nues sur la

toile ? demandai-je. Elle regarda intensément ma bouche tout le temps de ma question, mais n'y répondit pas.

Des journées passèrent ainsi, *happy*. Peu de mots, mais beaucoup de regards, de rires et de messages griffonnés. Nous allions au musée, au marché, dans les brocantes. J'aurais donné n'importe quoi pour être un garçon, lui faire ce plaisir, mais je n'en souffrais plus. Alice me fascinait, même si elle gardait à mes yeux tout son secret, comme une distance irréductible. Et puis, dans la nuit précédant mon départ, le 31 août vers 5 heures, Alice entra dans mon lit en pleurant à gros sanglots et se blottit contre moi, la joue contre son sac serré comme un oreiller en hoquetant de chagrin : *Di dead*. Je ne sais pas comment elle l'avait appris à cette heure, mais la nouvelle était vraie : Diana venait de mourir.

J'ai tenu Alice dans mes bras jusqu'au matin, lui caressant les cheveux, lui chuchotant à l'oreille des mots dont elle ne percevait que le souffle. Avant de partir, je l'ai embrassée partout sur le visage, sa joue gardait la trace du sac dont le dessin canné s'était imprimé sur sa peau. Puis je suis partie, la mort dans l'âme, j'aurais voulu ne jamais la quitter. Je n'ai pas eu de nouvelles pendant deux ans, bien que je lui aie écrit aussitôt rentrée. Son souvenir tardait à disparaître, il était dans ma mémoire comme un cannage sur une peau, lui aussi, je l'avais gardé trop serré contre moi. Son image commençait pourtant à s'estomper quand j'ai reçu un paquet en provenance de Londres. Alice annonçait son mariage avec un certain Charles (difficile de ne pas laisser échapper un petit sourire) et me faisait cadeau, en gage d'éternelle amitié, du sac noir de Lady Di. « Garde-le précieusement, écrivait-elle, c'est notre *go-between*. Qui sait ce qu'il t'annoncera, un jour ? »

J'ai obéi, je l'ai emporté partout avec moi, en jogging, en blouson de cuir, en débardeur, j'ai toujours pris ce sac avec moi. Il va avec tout

puisqu'elle va avec moi. Le temps a passé. J'avais de ses nouvelles de loin en loin, une carte postale d'elle ou un mail de Joyce. C'est Joyce qui m'a dit, l'année dernière, qu'Alice n'était pas heureuse, qu'elle pensait se séparer de son mari. De mon côté, comme vous le savez, ça n'a jamais marché avec aucun garçon. Mais tout ça n'a plus aucune importance, ajouta-t-elle en tirant du sac le portable qu'elle y avait rangé au début de sa séance. Alice m'a écrit, dit-elle. Elle me tendit son téléphone, où je lus, en français : « Je viens vivre à Paris, Laurence. Es-tu toujours mon *french lover* ? » « Et qu'avez-vous répondu ? demandai-je en silence. — J'ai répondu oui. "Oui. Tu es toujours ma princesse." »

Elle se leva, posa les billets sur mon bureau, me sourit. « Adieu, me dit-elle. L'amour n'est plus un sac de nœuds. Elle sourit encore. C'est plutôt un sac à malices ! — Ou à Alice », dis-je, ne détestant pas faire le dernier jeu de mots. Je la suivis des yeux dans le couloir, son sac à la main : pas son style, non ; mais son genre. Exactement son genre.

Tout cela s'est passé en 2007. Mais la semaine dernière j'ai reçu une carte postale – une reproduction de Cézanne – : Alice et Laurence se sont mariées. La photo jointe les montre radieuses. Elles se tiennent par la main ; près d'elles, sur un guéridon, il y a un bouquet de fleurs et, posé à côté, félin, le témoin délicat et secret de leur histoire.

## *La proposition*

ANTHONY MARRA

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Carine Chichereau*

Gretchen Jacobs avait grandi à Eagan, dans le Minnesota, plate étendue peuplée de zones commerciales et de galeries marchandes, suffisamment proche des cités jumelles, Minneapolis et Saint Paul, pour alimenter les rêves d'une vie à la grande ville, mais trop loin quand même pour que ces rêves se réalisent. Son père fut arrêté quand elle avait treize ans, laissant à sa mère un prêt immobilier et une enfant sur les bras. Sa mère était d'une beauté étonnante, du genre classique, à la Marlene Dietrich, ce qui en faisait une espèce étrangère dans l'écologie humaine insipide du Midwest. Après l'arrestation de son mari, elle était sortie avec un chapelet d'hommes, tous aussi excitants que des pommes de terre au four, et si dépourvus de vitalité que Gretchen ne parvenait même pas à les détester. Pour employer le vocabulaire sportif qu'ils utilisaient souvent, sa mère jouait dans une division bien supérieure à la leur. De la part de celle-ci, c'était un choix parfaitement intentionnel, elle raisonnait en se disant que plus ils auraient peur de la perdre, plus ils seraient enclins à payer ses factures. Dans ce contexte de dépendance financière, la rébellion adolescente de Gretchen s'était révélée atypique : elle ne ramenait que des A de l'école, travaillait chez Gap le week-end et dès

sa première année au lycée avait commencé à réfléchir à ses études. Elle avait beaucoup appris de sa mère et surtout ce qu'elle voulait à tout prix éviter. Arrivée troisième de sa classe à la fin du lycée, elle surprit ses cousins en refusant des bourses pour aller étudier dans les facultés de l'État, préférant s'inscrire à la Parsons School of Design à New York. Aux yeux des siens, le monde de la mode était une niche réservée aux privilégiés. Une jeune fille comme Gretchen, la première de sa famille à entreprendre des études supérieures, n'aurait-elle pas dû s'engager dans une voie plus pragmatique ? Devenir ingénieure, par exemple ? Et si vraiment elle devait emprunter deux cent mille dollars pour financer ses études, ne valait-il pas mieux choisir une profession plus rémunératrice ? Mais elle ne voyait pas les choses ainsi. Son père avait vendu des articles de luxe. Elle demeurait en quelque sorte dans l'industrie familiale.

Pour son travail de fin d'études à Parsons, elle conçut une ligne de sacs à main inspirée des sacs Lady Dior que son père écoulait naguère. Elle espérait travailler un jour pour une grande maison de mode. Hélas, elle arriva sur le marché du travail en pleine récession. En 2013, trois ans après avoir terminé ses études, elle parvenait juste à rembourser son prêt à coups de petits boulots et de missions temporaires. Son dernier entretien remontait à deux mois et elle l'avait passé dans une de ces maisons en ligne à l'engagement éthique et éco-responsable qui essayaient de compenser un salaire de base symbolique en offrant des stock-options. Elles avaient autant de valeur dans le monde réel que des billets de Monopoly, et la start-up en question n'avait pas encore dégagé le moindre bénéfice. Le PDG – titre pompeux d'après Gretchen pour un individu assis derrière un bureau en contreplaqué – lui avait posé des questions sur ces trois années de trou dans son CV, comme si elle était personnellement responsable de la crise financière. Elle avait effectué beaucoup de

stages sans être payée, hélas son « expérience professionnelle » n'avait pas assez de valeur pour se traduire en rémunération suffisamment sérieuse pour payer un loyer.

Ce qui lui posait de plus en plus de problèmes. Matthias, son colocataire/petit ami, avait accroché au mur de leur minuscule cuisine un calendrier où il barrait les jours jusqu'au premier du mois suivant, avec la persistance – mais sans la gaieté – d'un enfant qui compte les jours avant Noël.

« Tu ne peux pas continuer comme ça », dit-il lorsqu'elle lui remit les mille deux cents dollars qui constituaient sa part du loyer pour le mois de septembre avec onze jours de retard – son record de ponctualité depuis plusieurs mois. Vautrée entre deux coussins dans le creux usé au milieu du canapé Ikea, elle lisait un roman. Ce canapé était une solution provisoire, un peu comme Matthias d'ailleurs, en attendant mieux. Mais deux ans après avoir monté ce meuble, elle était toujours coincée là, entre Matthias et le canapé.

« Je sais, je suis désolée. Ça te va ? » répondit-elle en posant le livre sur ses genoux.

— Non, Gretchen, ça ne va pas. Tous les mois, c'est pareil. Tous les mois ! » Ses lèvres serrées lui donnaient un air de maître d'école sévère. « Je commence vraiment à en avoir marre. »

Il n'était pas le seul. Ils avaient si souvent emprunté ce circuit, comme un hamster dans sa roue, qu'elle savait par avance comment se terminerait la conversation, c'est-à-dire à peu près là où elle avait commencé, chacun remâchant son ressentiment, alors à quoi bon se lancer ? Elle reprit son livre et le releva de manière à ne plus voir le visage de Matthias.

« Non, mais, tu es sérieuse, là ? Tu vas juste faire comme si je n'avais rien dit ? »

— J'espère bien, oui.

— Sincèrement, Gretchen. Tu es ridicule. Non mais c'est vrai, c'est bien là quand même le fond du problème, hein ? Tu restes là à bouquiner alors que tu devrais aller frapper aux portes et envoyer des CV.

— Il est neuf heures quarante-cinq et on est dimanche matin. Tu parles comme un républicain.

— Ah, c'est malin, ça. Mais tu sais très bien ce que je veux dire. C'est une question de principe.

— Le principe qui consiste à ne pas laisser la réalité pervertir la vision que tu as de moi. En effet, tu es un homme de principes. »

Elle l'entendit ruminer sa vexation malgré ses mâchoires serrées.

« Moitié-moitié, c'est ce qu'on avait dit. Je veux seulement que ce soit juste, équitable. » À leur premier rendez-vous, coincé à une table d'angle dans un restau vietnamien de Greenpoint, Matthias n'avait pas protesté lorsqu'elle avait insisté pour partager l'addition. Rétrospectivement, elle s'était rendu compte que ce geste l'avait autant attirée que son épaisse chevelure blonde, et le fait que sa modestie reposait sur le rayonnement lumineux d'une certaine confiance en lui. À l'exception de quelques aventures sans éclat ni lendemain, son parcours sentimental à New York jusque-là consistait en une série de premiers rendez-vous où, chaque fois, le type en question ressemblait à une version délavée du précédent, photocopie passée de photocopie de photocopie de photocopie d'un homme qui aurait pu être intéressant, ambitieux et drôle. Les deux derniers en date avaient insisté pour lui offrir un verre, un dîner, le café et le cinéma ; l'un d'eux avait même eu le culot de dire : « Tu me paieras en nature. » L'hypothèse à peine voilée que le billet de vingt glissé au barman soit un premier acompte sur la baise à venir avait détruit tous les espoirs éventuels qu'elle aurait pu entretenir à son égard. Les

prêts bancaires étaient lourds, mais au moins les termes de l'échange demeuraient-ils couchés sur le papier.

Matthias avait donc été une bonne surprise pour elle. Être traitée en personne économiquement autonome, en tant que compagne éventuelle plutôt que comme une charge, même si elle était engluée dans son prêt étudiant, ses crédits automobile et à la consommation, lui avait remis du cœur au ventre et avait décuplé ses ardeurs. Seulement il y avait maintenant deux ans qu'ils étaient ensemble et il continuait à tenir les comptes scrupuleusement, tel un avocat spécialiste du divorce. Quand ils partageaient un paquet de pop-corn, il calculait leurs parts financières respectives en fonction du nombre de grains mangés. Cette conscience du partage, charmante dans les premiers temps, s'avérait pesante.

L'endettement pour Matthias n'était en réalité qu'un mal indéfini dont il n'avait pas l'expérience – comme les préjugés contre l'État ou le choléra. Ses parents lui avaient payé ses études, et il ne pouvait éprouver à l'égard de Gretchen qu'une compassion abstraite semblable à celle qu'elle ressentait elle-même envers les citoyens des pays en voie de développement victimes de catastrophes naturelles ou d'origine humaine. Chaque fois qu'elle évoquait le problème, il lui répondait qu'il voulait avec elle une relation basée sur l'égalité. C'était insupportable parce qu'à la fin c'est lui qui passait pour le féministe, et elle pour la réac de service. Il ne parvenait pas à saisir qu'une relation ne pouvait se fonder sur un système clos sur lui-même, que les avantages et inconvénients de la société risquaient de saboter les meilleures intentions du monde. Elle ne comprenait pas ce qu'elle fichait avec un type myope au point de ne pas voir ça.

« Et ce mail de T&Z ? De machine, la fille avec qui tu étais à l'école ? » Il y avait dans son ton une espèce de douceur tendant à la réconciliation qui la fit se raidir.

« Tu plaisantes ? » répondit-elle. Quand elle avait parlé du mail de Linda Johnson à Matthias, deux jours plus tôt, elle plaisantait, elle ! Ce qu'elle voulait dire, c'était : *Tu te rends compte à quel point c'est absurde ? Moi, travailler pour une enseigne comme T&Z ? Moi, une diplômée de Parsons ?* Pourtant il continuait de trouver que c'était une bonne idée, même si, d'après Gretchen, Linda ne l'avait jamais particulièrement appréciée, et que sa proposition tenait sans doute à la nécessité où elle était d'auditionner un certain nombre de candidats.

« Non, je suis très sérieux, expliqua-t-il.

— Imagine une diplômée du Cordon Bleu employée pour décongeler des nuggets chez McDonald's ? Voilà ce que ça serait pour moi de travailler chez T&Z.

— Tu n'exagères pas un peu, Gretch ? Juste un peu ? »

Peut-être qu'elle y allait un peu fort, c'est vrai, mais comment aurait-elle pu supporter ce genre de discussions autrement ? C'est quand elle était blessée que sa fierté s'exprimait le mieux.

Elle jeta son livre sur la table basse, plus vivement qu'elle ne l'aurait voulu. « Je suis diplômée de l'école de design Parsons.

— Je sais, je sais. Et elle parle de te donner un boulot. Qui sait ? Ça pourrait t'ouvrir d'autres pistes ? C'est peut-être une grande chance qui s'offre à toi.

— Tu dirais à une comédienne qui sort de l'Actors Studio qu'elle va percer à Broadway en travaillant dans le porno ?

— C'est bon, Gretch. Il y a un T&Z dans tous les centres commerciaux du monde. C'est vrai, la mode, c'est pas mon truc, n'empêche que même moi je connais cette enseigne. Tu ne peux pas trouver plus connu sur le marché international. »

T&Z générait des profits gigantesques, Gretchen devait le reconnaître, même si seul un observateur généreux ou mal informé

aurait pu dire qu'il s'agissait de mode, à moins bien sûr qu'on parle de *fast-fashion*, qui était à la mode ce que le fast-food était à la cuisine. Il était de notoriété publique que cette enseigne embauchait de jeunes designers, récemment diplômés, pour copier les tendances du prêt-à-porter haut de gamme et les reproduire à bas coût avec des matières de piètre qualité dans des usines où l'on exploitait les travailleurs du tiers-monde. La haute couture vendait peu, à des prix très élevés, tandis que T&Z réalisait d'énormes profits en écoulant des quantités astronomiques de produits guère plus chers que leur prix de revient. On pouvait s'acheter un chemisier de style Gucci un mois après l'avoir vu dans un défilé, seulement on courait le risque que les boutons aient été cousus par un enfant de onze ans et que la soie synthétique fonde comme neige au soleil une fois exposée à la lumière du jour. Et elle exagérait à peine. Elle aurait pu continuer un bon moment ainsi sur les retombées écologiques nocives de la *fast-fashion*, les conditions de travail épouvantables, l'escroquerie intellectuelle à la base des stratégies de leur département de création, mais Matthias était partisan du laisser-faire quand il s'agissait de l'activité des entreprises. Non, les avantages immédiats qu'il y avait à travailler pour T&Z auraient sonné le glas de sa carrière sur le long terme.

« Si tu bosses pour une marque comme T&Z, c'est fini pour toi. Tu es marqué au fer rouge. Aucune maison de couture digne de ce nom n'embauchera quelqu'un qui s'est compromis là-bas, en premier lieu parce que leur fonds de commerce consiste à voler les idées des vrais designers pour les commercialiser à bas prix.

— Je suis sûr que ça paie au moins vingt dollars de l'heure. » Matthias arpentait la pièce de long en large à présent. « Si mon calcul est bon, ça te ferait vingt dollars de l'heure de plus que ce que tu gagnes actuellement.

— À toi de me le dire. C'est toi qui t'occupes des comptes.

— Écoute, je ne voudrais pas avoir l'air de jouer au con. » Si les épitaphes disent la vérité, alors ces mots auraient pu figurer sur la pierre tombale de Matthias. Et malgré ce qu'on aurait pu en conclure, cela ne signifiait pas qu'il n'allait pas se comporter comme tel. Bien au contraire, c'était pour lui une manière de se dédouaner des accusations portées contre lui lorsqu'il se comportait clairement comme un con, ce qu'il fit aussitôt : « Mais tu as quand même emprunté cent quatre-vingt mille dollars pour financer ton école de design, non ? Alors à moins que le petit Harrington ne soit le prochain Tommy Hilfiger, ça fait de toi la baby-sitter la plus qualifiée de l'histoire.

— Je suis *au pair*\*<sup>1</sup>.

— C'est vrai, tu es *au pair*\* à temps partiel. Ça rend mieux quand on le dit en français, mais ça ne change rien à la réalité de la situation. Sans blague, je suis certain que la *merde*\* à Monaco sent la même chose qu'à Milwaukee.

— Tu es vraiment un con.

— Je sais. Je veux juste que tu trouves un boulot dans le domaine auquel tu as décidé de consacrer ta vie, tes études et tes dettes, pour qu'on ne nous expulse pas de cet appart. Eh oui, je suis vraiment un con. »

Le conseiller en recherche d'emploi des années 1950 qui louait l'espace libre dans la tête de Matthias ne savait rien du marché du travail post-récession pour les jeunes diplômés des écoles de design, néanmoins, il se croyait parfaitement qualifié pour donner son avis. Le plus dur pour Gretchen, c'est qu'il n'avait pas tout à fait tort. Ce qui le rendait beaucoup plus cruel que s'il s'était trompé. Elle savait très bien d'où venait sa réticence épidermique à entrer dans le monde de la *fast-fashion*. Car si elle craignait de devenir comme sa

mère, elle redoutait plus encore de ressembler à son père. Mais ça, elle refusait d'en parler à Matthias.

Il se laissa tomber à côté d'elle sur le canapé, se mit à lui caresser le bras, et fourra son nez au creux de sa nuque.

« Qu'est-ce que tu fais ? » C'était pourtant évident. « Un sermon glauque sur la responsabilité financière, c'est pas vraiment ce que je préfère en guise de préliminaires.

— Je peux continuer le sermon glauque toute la nuit, si tu veux.

— Eh, c'est quoi ton problème ? Tu crois que c'est excitant d'entendre qu'on a raté sa carrière.

— J'essaie de me rattraper.

— Eh bien tu te rattrapes vraiment aux branches les plus basses.

— Mais non », dit-il en se penchant pour l'embrasser.

Elle le repoussa. « Dis donc, toi. Tu me fais des avances, là.

— Pas du tout. Je n'essaie rien du tout », dit-il en se penchant à nouveau pour l'embrasser.

Elle le repoussa une nouvelle fois, bien qu'elle sache exactement comment les choses allaient tourner. Il bouderait pendant quelques minutes. Elle lui ferait une pipe, il s'imaginerait que ça leur procurait du plaisir à tous les deux et que ça n'avait rien à voir avec leur dispute, ce qui lui permettrait de conserver la supériorité morale de la victime tout en éprouvant la satisfaction sexuelle de l'agresseur. Toutefois, elle n'avait pas spécialement envie qu'il lui rende la pareille pour l'instant. Le truc qu'il réussissait le mieux avec la langue – il l'avait appris dans une salle d'attente en lisant *Cosmopolitan* –, c'était d'écrire l'alphabet sur son corps, ce qui donnait à Gretchen l'impression d'être à peu près aussi sexy qu'un tableau noir dans une classe de maternelle. Ensuite, ils reprenaient leur vie quotidienne jusqu'au loyer suivant, la prochaine facture, ou ardoise de bar. Alors Gretchen se retrouvait à nouveau livrée au jugement de Matthias. Ils

faisaient l'amour plus souvent qu'elle n'en avait vraiment envie, ce qui lui achetait la paix, tout en lui rappelant qu'elle se retrouvait engluée dans le même genre de relations intéressées qui autrefois l'avaient conduite à mépriser sa mère avec toute la vanité de l'adolescente qui ignore encore les nombreuses manières dont le monde corrompt les désirs des êtres.

Aussi c'est avec un terrible sentiment de résignation qu'elle déclara : « C'est bon. J'irai à l'entretien chez T&Z.

— C'est vrai ? » Matthias fut tellement surpris qu'il se redressa.

Elle avait quitté le Midwest pour s'installer à New York afin de fuir l'horreur des centres commerciaux et tout ce qu'ils représentaient. La perspective de travailler dans un hypermarché de la couture l'aurait remplie de déception si ses espérances n'avaient pas déjà sombré plus bas encore que ses prétentions. Ne serait-ce pas un soulagement d'avoir un emploi rémunérateur ? De gagner plus que les mensualités de son prêt ? De payer son loyer à l'heure ? Ne serait-ce pas un véritable confort que de ne rien devoir à personne d'autre qu'à elle-même ?

Le lendemain, elle répondit au mail de Linda Johnson, qui lui donna rendez-vous pour un entretien la semaine suivante.

Ce que Gretchen n'avait pas dit à Matthias, c'est que son père travaillait dans la *fast-fashion* bien avant que l'expression soit inventée. Lui-même se définissait en tant qu'homme d'affaires. Bien plus tard, quand il fut arrêté, elle s'aperçut que seul un type aux affaires bien douteuses pouvait employer une expression aussi vague pour décrire sa profession. Son bureau consistait en un double espace tout au fond d'un centre de stockage longue durée. Pourtant son activité ne s'inscrivait nullement dans la durée. Chaque jour il faisait entrer et sortir des portants garnis de vêtements dans des fourgonnettes

blanches. Les marchandises volées étaient apportées dans des boutiques de luxe indépendantes avec lesquelles il avait conclu de petits arrangements. Les contrefaçons de marques célèbres allaient aux revendeurs de rue et d'occasions. Quelques fois dans l'année, quand Gretchen s'était montrée particulièrement brillante ou qu'il se sentait particulièrement coupable, il venait la chercher à l'école, prenait l'autoroute à la bretelle suivante, et l'emmenait jusqu'à son dépôt. Pendant quelques heures, il la laissait essayer des robes de couturier, de magnifiques châles, des chaussures avec lesquelles elle parvenait à peine à marcher. Pendant quelques heures, le monde extérieur se taisait, elle s'habillait de robes que jamais elle ne posséderait, et lorsqu'elle se regardait dans le miroir en pied, elle ne reconnaissait pas la jeune fille en face d'elle car ce qu'elle voyait alors, c'était la femme qu'elle désirait devenir. Elle avait écrit sur ce thème dans sa lettre de motivation pour entrer à Parsons. La mode, pour elle, n'était pas une question de tendance ; il s'agissait de la métamorphose de soi. Elle voulait devenir le vecteur de cette mode, celle qui créait les conditions de cette métamorphose pour les autres.

Pour ses treize ans, son père lui avait offert un sac Lady Dior. Il était bleu paon, en cuir rigide, à la fois digne et solide, un objet d'art pour tous les jours. C'était tout simplement son bien le plus précieux. Jamais elle ne l'avait montré en public – si on ne lui avait pas volé dans son casier, ses camarades de classe l'auraient impitoyablement accusée de se donner des grands airs. Alors, elle le gardait sur une étagère dans sa chambre, où il devint le centre de gravité autour duquel s'élabora peu à peu la personne qu'elle désirait tant devenir.

Un jour, on avait frappé à la porte, mandat de perquisition, menottes. Son père était poursuivi pour une douzaine d'accusations, dont trafic de marchandises volées et contrefaçons, ainsi que d'autres délits mineurs. Le sac Dior bleu paon partit avec le reste des

marchandises illégales. En entrant dans le hall des bureaux de T&Z dans Midtown, elle se demanda si finalement son sac, lui aussi, n'était pas une contrefaçon.

« Gretchen Jacobs, dit-elle à la réceptionniste. J'ai rendez-vous avec Linda Johnson à onze heures. »

Elle attendit assise dans un fauteuil recouvert d'une fine tapisserie que Linda vienne la chercher.

« Gretchen ! Tu es magnifique. Merci d'être venue. » Linda était mince comme un fil, elle portait ses cheveux noirs attachés en un chignon bouclé. Elle dégageait cette espèce de chaleur tranquille que Gretchen associait aux hôtesse de l'air. Son visage affichait un tel enthousiasme que Gretchen se demanda si finalement elle ne s'était pas complètement trompée sur la nature de ses relations avec Linda.

Celle-ci la conduisit dans un bureau de taille impressionnante, meublé de façon spartiate. Gretchen refusa ses propositions d'eau ou de café.

« Bien, passons aux choses sérieuses, commença Linda après quelques remarques badines. Au printemps prochain, nous allons lancer ce qui sera pour nous une ligne de sacs à main haut de gamme dont les prix varieront entre soixante-dix et quatre-vingts dollars. Nous avons l'intention d'engager cinq ou six assistants designers pour renforcer nos équipes sur ce projet.

— Et tu as pensé à moi ? » Malgré ses réserves, elle ressentit une pointe d'orgueil.

« En fait, je me suis souvenue de ton travail de fin d'études sur les sacs à main. Ils ressemblaient aux produits qu'on trouve dans les boutiques de luxe mais ils étaient réalisés dans des matériaux synthétiques bon marché, c'est bien ça ? Voilà exactement ce que nous recherchons. »

Gretchen prit ce compliment comme un coup de poing. Elle n'avait pas décidé d'utiliser des matériaux bon marché. Elle n'avait pas eu d'autre choix avec son minuscule budget.

Linda se leva et lissa sa jupe. « Nous avons aménagé un espace au quatrième étage pour ce projet. Laisse-moi te le montrer. »

La pièce était grande et les murs couverts d'étagères blanches. Quand Linda alluma les lumières, Gretchen sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il y avait là des centaines de sacs à main rangés par marque, saison ou matière. L'endroit était une version plus propre et plus éclatante des pièces de stockage de son père, si ce n'est que Gretchen ne doutait pas un instant que toutes les pièces présentées soient authentiques.

« Voilà notre source d'inspiration, enfin, la tienne, devrais-je dire.

— Pardon ? s'exclama Gretchen.

— Il y a des modèles précis que nous voudrions que tu déclines pour nous, expliqua Linda. L'idée, c'est de trouver chez T&Z une version bon marché des sacs à main les plus célèbres au monde.

— Mais est-ce que ce n'est pas... – Gretchen s'efforça de trouver les termes les plus diplomatiques possible – un peu limite sur le plan de l'éthique ? »

Linda ne fut pas le moins du monde embarrassée. « Très bonne question, mais la réponse est non, absolument pas. Les droits sur la propriété intellectuelle ne s'appliquent pas au domaine de la mode. Tant que nous n'utilisons pas le logo d'une autre marque, ce que bien entendu nous ne ferons jamais, alors pas de problème.

— Et si ce n'est pas illégal, ce n'est pas de la contrefaçon.

— Ça n'a rien à voir avec la contrefaçon. Alors, qu'en penses-tu ? Ai-je réussi à te convaincre de venir travailler avec nous ? »

Un mois plus tard, elle reçut son premier chèque. Il était de 5 235 dollars, somme qui dépassait ce qu'elle avait gagné au cours des six mois précédents. Elle se rendit dans les toilettes du bureau, s'assit sur les cabinets au couvercle fermé et contempla le chèque jusqu'à ce que la somme soit gravée au fond de sa rétine. Elle songea à appeler Matthias, puis se ravisa, préférant lui annoncer la nouvelle le soir. Depuis quelque temps il devenait beaucoup plus supportable. Comparés aux types bizarres qu'elle avait rencontrés sur Tinder, ses défauts étaient relativement bénins. Et même si cette petite voix lui murmurait des mensonges rassurants, quel mal y avait-il à l'écouter un peu plus longtemps ? À présent, elle gagnait plus d'argent que lui et pouvait se permettre de rompre quand elle voudrait.

Elle quitta les bureaux de T&Z un peu après dix-sept heures, mais elle n'avait pas envie de rentrer chez elle, pas tout de suite. Il fallait fêter ça, non ? Se faire plaisir ? Les gens se l'autorisaient quand il leur arrivait quelque chose de bien, non ? Alors elle décida de faire quelque chose qu'elle ne s'était pas permis depuis bien longtemps : du shopping.

La boutique Dior se trouvait à une douzaine de rues de là, près de Houston Street, et déjà elle songeait à s'acheter un sac. Si elle ne pouvait concevoir des objets réellement beaux, alors peut-être pourrait-elle se contenter d'en posséder un. Mais en descendant Broadway, elle calcula ses dépenses du mois mentalement. Mille deux cents dollars pour le loyer. Mille de plus pour son prêt étudiant. Cinq cents pour les dépenses variées que nécessitait la vie à New York. Encore cinq cents pour les restos et les courses. Deux cents pour son téléphone portable, Internet et la facture d'électricité. Arrivée à huit rues de sa destination, elle comprit que posséder un sac Dior resterait un rêve d'enfant.

Alors à la place, elle entra dans le magasin T&Z au sud d'Union Square. Les murs étaient tapissés d'affiches criardes annonçant les démarques sur les pulls, les jeans, les petits hauts. À peu près tout le magasin était en état de soldes permanent. Vers le fond, elle trouva les sacs à main sur leurs présentoirs. Quand elle avait remis son projet de sac à Linda, celle-ci lui avait dit que l'usine au Bangladesh allait entamer la production dès le lendemain matin. Néanmoins, elle était impressionnée de voir l'objet qu'elle avait conçu apparaître dans cette matière synthétique, là, auréolé de sa gloire en solde, au beau milieu du rayon. Il était bleu paon, hommage et imitation du sac Dior que son père lui avait offert naguère.

Elle le prit. Le faux cuir avait une texture un peu trop rigide. Il coûtait seulement soixante-dix-neuf dollars, mais elle ne pouvait guère dépenser plus en produits de luxe. Elle correspondait exactement au genre de cliente que Linda avait en tête quand elle lui avait exposé le projet. Elle alla à la caisse, et paya avec sa carte de crédit.

Une fois dehors, avant de transférer le contenu de son vieux sac dans le nouveau, avant de l'enfiler sur son épaule et de rentrer chez elle fêter ça avec Matthias, elle serra le sac neuf contre elle. Alors elle eut le sentiment que c'était là le seul objet qui lui eût jamais vraiment appartenu.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

## *Last Night a L. D. Saved My Life*

NELLY KAPRIËLIAN

Carine Roitfeld m'attendait chez Petrossian. Elle portait une chemise en soie rose poudre, une jupe crayon de la même couleur, et des sandales en veau velours à talons aiguilles. Elle me félicita pour ma minceur (c'est vrai que j'avais énormément maigri), puis pour mon look : une redingote victorienne en drap gris, un tee-shirt déchiré « *God Save the Queen* », un legging en cuir, une perruque poudrée du XVIII<sup>e</sup> siècle, et des boots fétichistes en latex noir. C'est vraiment dommage que Grizelda et toi refusiez d'être photographiées, me dit Carine l'œil pétillant, vous seriez géniales dans *CR*. Notre hantise, c'était d'apparaître en photo dans la presse, et on arrivait souvent aux défilés affublées de loups noirs, ce qui nous avait valu un regain d'attention dont on se serait bien passé. Un jour, Grizelda m'avait dit que ce serait drôle, pour changer un peu, de se pointer avec des masques de Mickey. Tu es folle ? On va nous prendre pour des artistes contemporains, je m'étais écriée et on avait éclaté de rire, parce qu'on les détestait. Surtout Grizelda, qui faisait un blocage sur les impressionnistes.

Une heure plus tard, ni Carine ni moi n'avions touché à nos assiettes. Je me cherche un sac, je lui dis soudain. Tu sais bien que je les déteste, me répondit-elle, je n'aime que l'allure à la Saint Laurent,

la fille qui se balade les mains dans les poches. Elle avait pourtant un sac ce jour-là, mais minuscule : une pochette en croco beige. C'est la première chose que Grizelda remarqua quand elle nous rejoignit, et elle me fit discrètement non de la tête. Elle était magnifique, comme toujours, avec sa longue cape en velours rouge, sa robe en mousseline noire qui lui battait les chevilles, et des platform-boots métallisées que Kiss n'aurait pas reniées. Sa chevelure de jais flottait sur ses épaules, et ses lèvres étaient fardées de rouge noir. Elle ne commanda qu'un thé, et enchaîna direct sur la question du sac : On se cherche un sac pratique, solide et chic à la fois. Si j'en repère un, je penserai à vous, nous assura Carine, puis elle nous supplia de lui faire visiter notre « collection » de vintage, qui nous avait valu l'horrible réputation de « fashionistas ». Tu nous trouves le sac parfait et on te montre nos trésors, lui répondit Grizelda en me faisant un clin d'œil. Quelques années auparavant, j'avais demandé à Carine sa définition de l'élégance : Parfois, c'est savoir régler l'addition au bon moment. Ce qu'elle fit, malgré nos protestations.

Comme Victoire de Castellane, d'ailleurs, avec qui je déjeunais le lendemain. Il n'y a pas à dire, m'avait un jour déclaré Grizelda le plus sérieusement du monde, ces gens de la mode, ils sont tous très bien élevés. Victoire était l'une des plus adorables. On s'était donné rendez-vous chez Farnesina, un Italien de la rue Boissy-d'Anglas, et comme d'habitude, je n'avais pas mangé. Elle portait un costume bleu nuit, un pull ras du cou anthracite, et des baskets – ce qui m'étonna. Elle m'expliqua alors qu'elle avait décidé de s'autoriser les vêtements qui libéraient les mouvements, contrairement aux robes moulantes et aux talons vertigineux qu'elle avait toujours privilégiés. Elle ne se sentait plus, enfin, obligée de correspondre à cette image d'elle-même qu'elle avait longtemps fantasmée, une image de perfection absolue, de féminité sexy vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Évidemment, j'en avais profité pour aborder le sujet qui m'obsédait : le sac parfait. Et elle m'avait montré le sien, qu'elle trouvait ultra pratique, une sacoche en cuir brut, qu'on trouve dans ces boutiques autrichiennes un brin désuètes. Quand Grizelda nous retrouva pour le café, c'est la première chose qu'elle vit, et elle me fit encore non de la tête.

Une semaine plus tard, je me rendis seule à la soirée du magazine *Holiday*, dans un restaurant place des Invalides. Grizelda se sentait épuisée, et elle avait préféré rester au lit. Tu m'excuseras, ma chérie, m'avait-elle adorablement priée. Bien sûr que je l'excusais : ça faisait tellement longtemps qu'elle n'avait pas pris un repas digne de ce nom. À peine étais-je arrivée que Bertrand Burgalat, Ellen von Unwerth, Elie Top, Catherine Baba et Emmanuelle Alt admiraient déjà ma minceur. Emmanuelle était sanglée dans une parka en vernis noir. J'adorais sa bonne humeur, sa légèreté. Ça aussi, c'est le signe d'une extrême élégance, j'avais un jour déclaré à Grizelda, et elle avait hoché la tête d'un air docte. Emmanuelle ne portait pas de sac ce soir-là. Du coup, c'est Catherine Baba que je coinçai en terrasse : I don't know daaaarling, me répondit-elle en agitant son fume-cigarette. Puis elle me désigna le petit panier rouge qu'elle n'avait pas quitté de toute la fashion week : Le « paniering », j'adeooooor !

Au dîner organisé par Purple Fashion chez Lipp, elle portait encore le même sac et elle s'était écriée en me voyant : Le « paniering » daaaarling, le « paniering », n'oublie pas ! Vanessa Seward (en Vanessa Seward, blouse col lavallière et pantalon taille haute noirs), Betony Vernon (en tailleur nude), Eva Ionesco (en robe blanche Yves Saint Laurent chinée chez Guerisold), toutes les filles chics arboraient une pochette vintage. Trop petit, me souffla Grizelda en s'évanouissant dans sa robe à paillettes. Olivier Zahm et Simon Liberati se précipitèrent pour la soutenir, pendant que l'adorable

Bertrand Burgalat nous appelait un taxi. C'est alors que Mathilde Favier avait fait son entrée, les jambes gainées de cuissardes, et à son bras, un sac en forme de boîte carrée en cuir matelassé, aux anses solides elles aussi, d'où se balançait élégamment un « D » en métal argenté. C'est le Lady Dior, voyons, me déclara-t-elle d'un air las quand je lui demandai où elle l'avait trouvé.

Dans le taxi, j'avais essayé d'en parler à Grizelda mais elle s'était déjà mise à délirer : Tu as vu Mathilde, tu as vu comme elle est mince, tu crois qu'elle en est, elle aussi ? Dès qu'un être était svelte, élégant, sophistiqué, la théorie de Grizelda, c'était qu'il était forcément comme nous – surtout Karl Lagerfeld, qui était devenu sa véritable obsession.

L'année dernière, alors que nous prenions le thé chez lui, elle s'était penchée en murmurant : Karl, j'ai une question très personnelle à te poser... Je lui avais décoché un coup de pied sous la table, et m'étais levée brusquement. Devant la mine éberluée de Karl, j'avais bafouillé des excuses dadaïstes : On a oublié une tarte au four. Il était parti d'un grand rire : Vu vos silhouettes impeccables, ça doit être pour vos chats. Il avait alors saisi son iPhone pour nous montrer ses dernières photos de Choupette, mais je traînais déjà Grizelda dehors – c'était d'une grossièreté absolue, et depuis j'envoie chaque semaine un bouquet de lys à Choupette.

Mais revenons à ce qui nous intéresse : le sac qui allait nous sauver la vie. Le lendemain du dîner Purple, j'entrais chez Dior, avenue Montaigne. Le sac se multipliait sur toutes les étagères, dans des tailles, des couleurs et des matières différentes. Une charmante vendeuse me fit remarquer le design particulier de son matelassage, inspiré du cannage des chaises dont « Monsieur Dior se servait pour ses défilés », puis elle enchaîna longuement sur Lady Diana mais je ne l'écoutais déjà plus. Mon cœur s'affolait : j'étais si proche du but.

J'en pris deux, un pour Grizelda, un pour moi, en cuir noir, de la taille qui correspondait à l'objet que nous devons transporter. De retour à l'appartement – un labyrinthe de pièces bourrées de mobilier XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup>, Art déco, toutes les époques que nous avons aimées –, Grizelda se mit à battre des mains : Ma chérie, tu es un génie, c'est vraiment le sac parfait ! Je me dirigeai vers la toile de Manet face à notre lit à baldaquin, la fis glisser, et composai le code de notre coffre-fort. Je saisis délicatement le coussin en velours rouge sur lequel reposaient deux longues aiguilles en cristal, les dernières de notre stock. Toutes les autres s'étaient brisées dans des sacs trop mous, trop grands ou trop petits, affublés de fermetures trop compliquées pour qu'on puisse s'emparer de l'aiguille avec la rapidité qu'exigeait notre mission. Je plaçai la première à l'intérieur de mon Lady Dior, l'autre dans celui de Grizelda.

À minuit, nous longions l'avenue Montaigne. Grizelda me fit remarquer un jeune couple en train de s'embrasser sur un banc. Elle glissa la main dans son sac et j'en fis de même : l'aiguille était toujours intacte, protégée par la solidité de notre cher Lady Dior. Tout alla très vite : chacune plongea la sienne dans le cou de sa proie, un long jet de sang en gicla, éclaboussa nos lèvres avant de couler dans nos gorges. C'était bon, c'était chaud, j'entendais Grizelda ronronner de plaisir. Après un bref instant, il me fallut l'attraper par les épaules et l'éloigner de force pour l'empêcher de vider la jeune fille. Mais j'ai encore faim, me lança-t-elle d'une voix boudeuse, le menton maculé de rouge. On recommença l'opération toute la nuit, avec tout ce qui nous tombait sous la main : garçons, filles, jeunes, vieux, dames en vison qui promenaient leur chihuahua après leur programme télé préféré. Personne ne se méfiait de nous, parce qu'on ne se méfie jamais de deux jolies filles qui ont un sac de marque. Ce fut un vrai festin, d'autant plus délicieux qu'on n'en éprouvait

aucune culpabilité, contrairement à ces siècles passés à massacrer les humains pour pouvoir survivre. Ces aiguilles en cristal nous avaient été offertes par une sorcière en 1890 en échange de l'immortalité, et grâce à elles, nous pouvions extraire le nectar des humains sans les tuer, ni les convertir. Ils tombaient dans un profond sommeil, puis se réveillaient sans se souvenir de rien, en pleine forme, d'excellente humeur, la piqûre cicatrisée.

Sauf qu'il y a quand même du bon à être éternels, me dit Grizelda en se laissant tomber sur un sofa Empire, surtout quand on aime la mode. Elle me désignait l'enfilade de pièces qui contenaient nos milliers de vêtements : kimonos du XVII<sup>e</sup>, corsets XVIII<sup>e</sup>, robes victoriennes en dentelle, un collier que m'avait offert Marie-Antoinette, des ensembles en velours signés Worth, les premières créations de Jacques Doucet, des sœurs Callot, de Jeanne Lanvin, les robes en satin que Madeleine Vionnet nous avait cousues à même le corps, les chasubles monacales de Valentina, du Halston qu'on portait au Studio 54, et bien sûr, toutes les collections haute couture de Christian Dior himself.

Peut-être, mais l'immortalité est un enfer pour qui ne sait pas vivre, avais-je répondu à Grizelda, et avoue que très peu d'êtres en sont capables. Et puis tous ces meurtres, franchement, je m'en serais bien passée. Ce qui nous rappela cette aube d'automne, infernale, un an plus tôt, à la fin d'une fête dans l'ancien hôtel particulier de Karl. Nos aiguilles s'étaient brisées dans nos sacs ridicules, alors on avait décidé d'opérer à l'ancienne : dix morts. Depuis, on s'était juré de trouver le sac parfait avant de recommencer. Dire qu'ils adorent tous notre minceur, murmura Grizelda en se laissant glisser, repue, sur le divan. Que veux-tu, je lui dis en tirant les rideaux, de toutes les époques qu'on a traversées, c'est celle qui suinte le plus la mort. Et la

célèbre, ajouta-t-elle en m'attirant dans ses bras, avec la plus grande hypocrisie.

Grâce à nos Lady Dior, on a dû se faire cent litres de sang dans la semaine. On opérât même de jour – parce qu'il ne faut pas croire tous les clichés qu'on véhicule sur notre espèce. On ne craint ni la lumière du jour, ni les gousses d'ail (quelle vulgarité !), et heureusement qu'on peut se voir dans les miroirs. On trouve même quelques qualités esthétiques aux crucifix, et on n'apprécie les chauves-souris qu'empaillées. Dracula nous a fait beaucoup de mal, avait l'habitude de dire Grizelda les jours de déprime. Et Béla Lugosi, je rajoutais toujours, avec son unique smoking et sa pauvre cape noire, quelle angoisse de n'avoir que deux vêtements. Sans parler du dégoûtant *Twilight*, poursuivait Grizelda, ni de toutes ces séries, de *Buffy* à *Hemlock Grove* aujourd'hui, en passant par *Vampire Diaries*, *True Blood*, *From Dusk till Dawn* et autres imbécillités. C'est une insulte, je concluais, une insulte pour nous autres. Le seul film à avoir approché la vérité, c'était *Only Lovers Left Alive* de Jim Jarmusch, qu'on avait vu au moins trente fois. Tilda Swinton était devenue notre icône, parce que comme nous, elle refusait de tuer ou de convertir les humains pour se nourrir.

Autant dire que, quand on la vit quelques jours plus tard à la Belle Époque, on avait frôlé l'apoplexie. Elle portait une veste kimono en lurex sur un pantalon d'homme anthracite, et dînait avec Haider Ackermann et Olivier Saillard (j'ouvre ici une parenthèse pour préciser qu'Olivier est le seul à qui nous acceptons de prêter notre « collection »). Farida Khelfa et Vincent Darré, avec qui nous avons rendez-vous, n'étaient pas encore arrivés, alors quand Tilda se leva pour aller aux toilettes, on décida de la suivre.

Elle eut un mouvement de recul quand je la pris dans mes bras. Merci, ma chère amie, je m'écriai, merci de nous avoir représentés

avec autant d'humanité, vous ne pouvez pas savoir comme vous avez réhabilité notre image. Son sourire bienveillant s'était changé en rictus d'angoisse. Derrière elle, Grizelda brandissait déjà son aiguille, quand je lui fis signe d'arrêter. Elle me souffla : *Old fashion* ? Je lui répondis : *Old fashion*. Alors elle planta ses incisives dans la gorge de Tilda Swinton. Je n'entendis plus que sa peau se déchirer, suivi du doux son des cartilages broyés. Le sang, d'un beau rouge profond, se mit à ruisseler sur le sol. Tilda s'était évanouie dans mes bras quand je plongeai à mon tour dans sa chair : son sang, onctueux, sucré, s'écoulait en jets réguliers dans ma gorge. Quand elle reprit connaissance, deux incisives commençaient à poindre sous sa lèvre supérieure. Elle était d'une pâleur cadavérique, ses yeux étaient cernés d'ombre, et une lueur d'incompréhension y flottait. Ne t'inquiète pas, lui murmura Grizelda en la prenant par l'épaule, maintenant, tu vas vivre avec nous. Pour toujours, j'ajoutai en la prenant par la main, n'est-ce pas merveilleux ?

Le lendemain, j'entrai à nouveau chez Dior. J'achetai un sac pour notre nouvelle compagne, et quelques autres encore, car sait-on jamais. D'autant que Mathilde Favier venait de nous inviter à une soirée où Marion Cotillard ferait une apparition. Et je dois bien l'avouer : j'ai toujours eu un faible pour Marion Cotillard. Avec un peu de chance, Jennifer Lawrence serait là elle aussi. Et Grizelda l'adore. On va enfin pouvoir s'amuser un peu, me dit-elle à la vue de tous ces sacs. Nous sommes à l'aube d'une nouvelle ère, je lui déclarai solennellement. Elle me serra dans ses bras.

## *À l'intérieur*

COLOMBE SCHNECK

Il était caché.

C'est un ami qui m'a parlé de lui. Il lui avait rendu visite et avait beaucoup aimé la manière dont il s'était installé.

Et il a ajouté.

— Tu sais qu'il t'aime toujours ?

Je pensais qu'il m'avait oubliée. J'étais flattée.

Cela faisait dix ans qu'il était là auprès de moi. Et je ne le savais pas.

Je n'en revenais pas. S'il était bien là, si proche, il avait dû tout entendre. Il avait dû sentir mon corps se tendre, mon cœur sans contrôle. Il m'avait vue vieillir.

Je ne savais pas ce qui l'emportait, le plaisir ou le déplaisir.

J'espérais bien sûr qu'il revienne, on espère toujours, même si c'est idiot.

On ne peut pas s'empêcher de penser, il va regretter, il va se rendre compte de son erreur.

Cela n'arrive jamais, ou toujours aux autres.

Une amie avait reconquis un homme qui, lui aussi, avait disparu.

Elle l'avait retrouvé par hasard dans le bus 63, alors qu'il ne prenait jamais le 63 pour passer de la rive gauche à la rive droite,

préférant le 83. La vue de ce bus étant plus élégante : boulevard Saint-Germain, pont Alexandre-III, Champs-Élysées.

Et dans ce 63, au trajet moins spectaculaire, elle le revit. Elle s'était penchée vers lui, il avait reconnu son parfum, un délicat muguet, et ils s'étaient ainsi retrouvés.

La chance ? Le hasard ? Le Merveilleux ?

Et lui était là aussi. Non pas en face de moi dans un bus, prêt à reprendre nos conversations, mais contre moi. Enfoui.

J'aimais la place qu'il avait choisie. Qu'il ne me voie pas en face. Qu'il se soit ainsi glissé avec tact me paraissait bien préférable.

Il ne savait pas vivre, mais avait du savoir-vivre.

Depuis sa fausse disparition, tous les matins, la première chose que j'accomplis est de me regarder dans un miroir.

L'éclat de mes yeux, la rondeur de ma bouche, la longueur de mes cils, le grain de peau du front.

Je corrige, j'admire. Oui j'admire mon physique. Je suis belle. J'ai trente et un ans. Les yeux marron glacé.

Et lumineux, ajoutait-il.

Les cheveux dorés. Une coloration naturelle, à peine aidée par le soleil de Saint-Barth l'hiver, celui de Saint-Tropez l'été.

Je suis sévère, je ne laisse rien passer. Un cheveu blanc, il est arraché. Un poil qui dépasse sur l'arc du sourcil, je suis sans pitié.

J'ai des trucs, je vous les donne. Je suis si heureuse de l'avoir retrouvé, je me sens d'humeur généreuse.

Vous savez poser du mascara sans qu'il ne coule ? Que le brun cache par son éclat le bleu triste de vos cernes ?

Non, peu de femmes, à ce que je vois, ont cette habileté.

Il faut bien choisir la brosse.

Ma mère me confiait, je n'ai pas les moyens d'acheter bon marché.

J'arrête, nous ne sommes pas ici dans un magazine féminin, mais entre les pages d'un livre publié par la maison d'édition Gallimard. Ce qu'on fait de plus chic.

Il aimait le chic. Il l'aime toujours. Il m'a appris la sobriété, la ligne simple. Cela ne m'étonne pas de lui, de le retrouver où il est aujourd'hui.

Il chérit la discrétion.

Je ne savais pas qu'il m'aimait, il ne me l'a jamais avoué.

J'écoutais, sans me lasser, ses compliments, mes yeux d'or, ma peau de soie, mon poignet ténu dépassant d'une manche étroite, ma clavicule délicate révélée par l'encolure d'une marinière marine, le rosé de ma joue, le brun de mes cils.

J'attendais, parfois, autre chose.

Quand cet ami m'a confié, il t'aime toujours.

J'ai d'abord pensé, il m'aimait alors ? Je ne le savais pas.

Puis, j'ai regardé si mon visage était transformé par cette nouvelle.

Il m'avait aimée, il m'aimait toujours. L'iris avait pris une teinte plus transparente. Presque verte.

Quand je l'ai rencontré la première fois, j'avais vingt ans et j'étais heureuse.

J'étais une fille de vingt ans heureuse. Elles ne sont pas si nombreuses, même à Paris.

Une Parisienne de vingt ans sait qu'elle est enviée par le monde entier.

Ce désir participe à son bonheur.

Pour certaines, il se réduit à cela, être jalosées, copiées. Ce n'est pas mon cas.

J'ai d'autres atouts.

Des parents aussi aimants que discrets, généreux que muets, élégants qu'absents.

Et ils m'ont offert, en plus d'un joli appartement avenue Montaigne, cette peau lactescente, ces attaches fines, ce nez délicat, l'iris changeant.

Je ne veux pas faire semblant, je ne suis pas une fausse modeste. Je suis belle et je sais que cela ne durera pas. Lui, cela ne le gênait pas. Il voulait me voir vieillir, me forçait à rire, à porter mon visage vers le soleil.

Et puis, il a disparu. Le soir de mon anniversaire.

Vingt et un ans.

— Tu es une femme maintenant.

J'aurais aimé rester une jeune fille. Il n'était pas d'accord.

Il a posé sur mon assiette de porcelaine blanche au liseré doré une grande boîte blanche bordée de gris pâle, au papier finement grainé. Je venais de terminer un sabayon d'agrumes. Le maître d'hôtel du Voltaire – il avait connu ma grand-mère et ma mère – n'avait pas eu le temps de débarrasser mon plat.

J'avais peur que le reste de jaune d'œuf battu de sucre ne tache la boîte.

Je portais une blouse de mousseline de soie noire à pois blancs à lavallière, une blouse de femme, pour lui plaire.

La rigueur de la lavallière était très atténuée par la transparence du tissu. Il regardait mes seins à peine cachés par deux triangles de dentelle sombre.

Je tentais de masquer ce trouble en ramenant les longues mèches de mes cheveux d'un côté, puis de l'autre, ne pouvant cacher qu'un sein à la fois.

Pendant cette année que nous avons passée ensemble, j'ai beaucoup appris.

Il me récitait « et c'est ainsi qu'il épousa la belle Aude ». Il m'invitait écouter au théâtre des Champs-Élysées les Variations Goldberg de Bach. J'avais assorti, à sa demande, ma robe au velours vieux rose des petits fauteuils d'orchestre acajou.

En sortant, il m'a proposé de souper au bar du Relais Plaza. Ces femmes en vestes aux basques noires, ces messieurs fumant leurs cigares. Le meilleur de Paris est ici.

Il aurait aimé que rien ne change. A-t-il appris, de là où il est, que le bar est désormais « contemporain » et que les hommes n'y fument plus ?

Pour lui, j'étais la seule à avoir le droit de changer.

Pourquoi ?

— Je suis curieux, j'aimerais t'admirer en vieille dame, me confia-t-il ce soir-là.

Ta peau deviendra transparente et je te deviendrai indispensable. Tu auras besoin de moi.

Lors de ce dernier dîner au Voltaire, je pris mon temps pour ouvrir la boîte au papier blanc grainé. J'attendais une déclaration d'amour, j'attendais qu'il glisse sa main sur mon genou droit. L'un ou l'autre. Ici, les tables sont si étroites.

Il tendit sa main vers mon visage, écarta une mèche de cheveux et caressa ma joue.

J'ouvris la boîte.

Il me semble qu'il ne différenciait pas être humain et objet. Ce qui l'intéressait, c'est la beauté. Il admirait la beauté, quels que soient sa forme, son pedigree, son histoire, sa matière vivante ou inerte.

Il m'expliquait.

Il y a une émotion dans un aplat de couleur, qu'il soit sur ta paupière ou ce qui transparaît sous ta blouse, la lumière d'un tissu comme celle de ton iris, le touché d'une peau, le trait fragile d'une

couture comme celle de cette minuscule cicatrice sur ton poignet, dans ce que tu caches au fond de ton âme comme ce que tu as enfoui dans ton sac.

Je tente, aujourd'hui, de me rappeler ses mots.

J'aurais pu deviner où il allait se réfugier et ne pas perdre tant de temps devant un miroir, alors que je ne cherchais que lui.

Je les avais oubliés.

Toutes ces années, je n'ose pas écrire sans lui, car il était là sans que je le sache, après m'être vêtue, avec soin, robe-chemise en voile de coton céruléenne, robe ajustée et décorée de nuages, robe de tweed froncée du cou aux hanches, robe en jersey rouge épanouie, robe en jersey orange taillée d'une ceinture d'argent, robe fluide, longue, fuchsia, robe qui paraît sévère, boutonnée, petit col et qui ne l'est pas, couleurs vives qui veulent en découdre, je choisissais un sac à main qui allait distinguer ma robe de toutes autres. On le range dans la catégorie « accessoires », c'est une erreur, un sac n'a rien de négligeable, de secondaire, il est, au contraire, majeur. Il vous définit.

Je revenais toujours au même. Immaculée.

Peut-être que je savais déjà ?

Le buste droit, toujours marcher comme si tu étais nue, m'avait-il appris, je sors ainsi, parée.

L'art de la promenade dans les rues de Paris, celui de la conversation, celui de regarder et de savoir déceler l'opulence, là où ce n'est pas évident.

De là où tu es, tu me dictais et tu me dictes toujours une conduite.

J'entends un murmure. Retire ces boucles d'oreilles, aux minuscules éclats, j'aime admirer le perlé de ton lobe, dénoue ce col, ton cou frémit, dévoile la naissance de tes oreilles, plie ce coude contre toi.

Il commentait d'une voix douce :

— Ces gestes délicats, quand affolée tu comprends combien tu es contemplée, tu baisses les yeux vers ce sac, qui orne ton bras, plonge ton regard dans l'étroite ouverture.

J'entendais tout cela, sans vraiment le comprendre.

Je marchais d'un pas allègre dans la ville, je traversais à l'Alma, préférant, encore une habitude que tu m'as encouragée à cultiver, les terrasses des bistros de la rive gauche.

La terrasse parfaite doit être assez ombragée par de larges feuilles de marronniers, mais laisser suffisamment filtrer la lumière afin d'illuminer les reflets de ma frange. Le service doit avoir l'idéale distance pour décourager ceux qui dépareraient par leur accoutrement artificiel et laid la perfection du lieu, et assez aimable pour que jeunes gens et jeunes filles, femmes parées, messieurs élégants, se sentent bien.

J'ai quelques adresses. Elles sont toutes situées sur ces places, ces coquillages parisiens, abris contre l'agitation. Cet abri que tu as tant cherché. Place Saint-Sulpice, place de Furstenberg, place de Médicis, place Dauphine, place Mademoiselle, place Colette.

Je m'assois et je t'écoute, parfois il m'arrive de te parler. Je tente de deviner tes désirs.

Tu me dis de sortir de mon sac l'étui d'un rouge à lèvres prune, presque noir. J'ai peur qu'il ne soit trop foncé. Mais je te fais confiance. Tu sais où est le beau.

J'ai compris, toutes ces années, que ce n'est pas évident pour tout le monde.

Ils cherchent, et c'est une rivière qui ne mène nulle part, ouvrant, tiroir après tiroir, de la beauté qui s'ajouterait à ce qu'ils possèdent déjà. Sans le savoir.

Il faut regarder, être capable de s'enfouir ou au contraire de s'élever.

Aujourd'hui, il me semble que l'abri, si précieux, de Lancelot était évident.

J'aurais pu le trouver seule. Sans qu'il apparaisse, sensible à ma prière.

Vous vous demandez pourquoi il a choisi ce subreptice ?

Fiancé, enfant, amant, adolescente, maîtresse, ils sont nombreux qui aimeraient agir comme lui.

Posséder cette capacité de disparaître, sans disparaître, de revêtir une cape d'invisibilité, tout entendre, toucher le corps de l'être aimé, sans s'appesantir, ne pas gêner, être là, tout le temps. La lumière entre par intermittence, l'ouverture laisse passer quelques rayons, pour deviner le jour de la nuit. La qualité du cuir protège du bruit, mais laisse à l'oreille l'essentiel, paroles, chansons, battements du cœur, ralentissement du pas, apaisement des gestes.

Vous n'avez besoin de rien. Seule la présence presque constante de l'être auquel vous êtes attaché vous comble. Votre corps ne ressent ni la faim, ni la soif. Vos muscles, attendris, reposés, ne rencontrent rien d'abrupt. Tout est lisse, mais cela n'a rien de froid. Au contraire. Vous êtes dans la douceur, mais sans décevante mollesse.

Tout cela, je peux le deviner. Tel que je connais Lancelot, il n'aurait pas choisi un tel refuge sans s'assurer d'y trouver quoi que ce soit qui heurte son regard ou son touché.

Il est si sensible. Il ne supporte pas la moindre miette de laideur, le moindre effet mal dégrossi.

Ne l'accusez pas d'être obsessionnel, ce n'est pas le cas. Il ne soutient pas de principes rigides, sur ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est bien et ce qui ne l'est pas.

Il ne juge pas d'avance, mais il sait ce qui mérite admiration, compassion, affection, encouragement et ce dont il faut nous détourner sous peine de perdre un temps précieux à abîmer son regard, la pulpe des doigts, à gâcher une allure, diminuer une curiosité, empêcher un moment heureux. Le beau se gâte aisément.

Le soir de mes vingt et un ans, j'étais étonnée de son choix.

— Est-ce que tout cela n'était pas un peu trop ?

— Un peu trop quoi ?

M'interrogea-t-il.

— Un peu trop droit, caché ?

Je touchais, percevant qu'il me faudrait du temps, avant de comprendre.

Lancelot me répondit.

Droit. Oui, cela est droit. Préfères-tu ce qui est tordu, déviant, sans colonne ?

Caché. Oui, cela est caché. Choisirais-tu l'impudeur, l'exposition des sentiments ?

J'avais vingt et un ans, je confondais la sincérité et le déballage, la simplicité et la raideur, la profondeur et la facilité.

Je me regardais dans un miroir, détaillant ce qui avait changé de la veille, avec crainte, je l'attendais et je voulais qu'il me reconnaisse.

Quand cet ami, nommons-le, Jean, cravate tricotée, veste de flanelle, m'apprit que Lancelot m'aimait encore et que cette nouvelle a modifié la lumière de mon iris, j'ai eu peur que le plus difficile ne commence.

Cette fois, ce serait pour de vrai.

Lancelot était là, il m'avait aimée, m'aimait toujours.

Il me suffisait de lui demander de revenir.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il refuse. Je trouvais de nombreux arguments.

Revenir, même si on ne peut pas dire, tant la situation est inédite, que techniquement il revenait, puisqu'il avait toujours été là.

Disons, reprendre une place entière. Là encore, c'est inexact. Il avait une place entière.

Une place dans laquelle il était heureux, apaisé, comblé, défendu par des murs tendres.

S'il sortait. Oui, s'il sortait.

Il pourrait parcourir d'un doigt les boutons de la blouse de mousseline à lavallière que je porte toujours, je le laisserais regarder, sans rien cacher, le renflement de deux taches plus sombres qui apparaissent sous le fin tissu, détacher les liens de la fine cravate, puis les boutons cachés par une passementerie, elle aussi, invisible, ouvrir les deux pans de mousseline, faire glisser une épaule puis l'autre, suivre d'un doigt le long de mon cou, retirer, comme il me l'avait demandé, et je ne lui avais pas obéi, les éclats brillants portés à mes oreilles, caresser le lobe. Il pourrait, s'il le désirait aussi, d'un doigt froter le prune qui colore mes lèvres, sortir un bâton d'un rose plus tendre ou encore embrasser mes lèvres rendues nues par le frottement de son doigt.

Je lui parlais librement, à flot, sans m'arrêter, il m'écoutait.

Puis, il me demanda, s'il acceptait ma proposition, si je le laisserais me déchausser.

Je portais de fins escarpins, du veau noir strié, talons de dix centimètres, au peigne assez couvrant.

Je le rassurais, d'un geste, lui montrant que j'étais prête à les ôter.

Il m'en empêcha, d'un mot, il souhaite, lui-même, me délivrer.

En dix ans, l'un et l'autre, nous avons accompli des progrès.

S'il voulait faire glisser mon escarpin, libérer mon pied gauche puis le droit, en tenant délicatement mes chevilles, les enserrer du

pouce et du majeur, esquisser de la paume une caresse vers le renflement du mollet, il fallait qu'il sorte, enfin, de mon sac.

Il me confia être prêt.

Il avait aimé ses longues années à l'abri du bruit du monde, défendu par la vertu de ses hauts bords bardés de cuirs, renforcé par cette fermeture étroite qui interdit tout regard indécent sur ce qui, en son fond, est dissimulé.

Peu d'élus sont capables, afin de rejoindre celle qu'ils aiment, de s'enfoncer dans son sac, y rester, à l'affût de ce qu'elle y entrepose de plus précieux. Coccinelle, trèfle à quatre feuilles, carte de tarot illustrée d'un prince, fin mouchoir brodé d'une abeille, bâton de rouge prune, carton d'invitation à danser.

Il avait eu l'idée, se sentant incapable d'exprimer la réalité de ses sentiments, quand il m'a vue ouvrir la boîte de papier blanc, m'emparer du cadeau, ce charmant sac en veau blanc, le serrer de mes deux bras contre mon cœur puis lui portant, en souriant, un baiser.

Il lui avait été si simple, alors que j'étais allée me repoudrer le nez, de se dissimuler à l'intérieur de mon sac.

Il avait vite saisi mon inquiétude, quand, en levant le nez de mon miroir, je ne le vis plus. Il avait été flatté de sentir mes veines s'enflammer. Ainsi, j'avais des sentiments.

Lui comme moi étions, alors, incapables de les exprimer.

Cette villégiature dans un sac l'avait apaisé, soigné. Il avait désormais un grand désir de vivre. Tenir de deux doigts ma cheville, poser sa paume le long de mon mollet, et accomplir toutes ces choses belles, merveilleuses, incandescentes, somptueuses, luxuriantes dont il avait tant de fois rêvé à l'intérieur de mon sac blanc.

## LES AUTEURS

CÉCILE GUILBERT est essayiste et écrivain. Spécialiste de Roland Barthes et de Guy Debord, elle a reçu le prix Médicis essai pour *Warhol Spirit* (Grasset) en 2008.

ÉRIC REINHARDT est l'auteur d'une œuvre littéraire importante, dont *L'amour et les forêts* (Gallimard, 2014), prix des étudiants France Culture-*Télérama* 2015 et prix Roman France Télévisions en 2014.

ADAM GOPNIK est éditorialiste au *New Yorker*, dont il a longtemps été le correspondant à Paris. Il est l'auteur, entre autres, de *Paris to the Moon* (Random House, 2001).

ALEXANDER MAKSIK est l'auteur d'*Indigne* (Rivages, 2013) et de *La mesure de la dérive* (Belfond, 2014), considéré par le *New York Times* comme l'un des livres les plus importants de l'année 2013. Son troisième roman est paru aux États-Unis en septembre 2016. Il a reçu le prix Pushcart 2015 et une bourse du fonds Truman Capote.

CAMILLE LAURENS a reçu le prix Femina et le prix Renaudot des lycéens pour *Dans ces bras-là* (POL, 2000). Son dernier roman, *Celle que vous croyez*, a été publié chez Gallimard en 2016. Elle est membre du jury du prix Femina.

ANTHONY MARRA est l'auteur d'*Une constellation de phénomènes vitaux* (Lattès, 2014), Grand Prix des lectrices *Elle* 2015. Son dernier roman, *The Tsar of Love and Techno*, a été sélectionné par le *New York Times* comme l'un des livres les plus importants de 2015 et a été finaliste du *Book Critics Award* 2015. Il est lauréat de la bourse Guggenheim pour les Arts.

NELLY KAPRIËLIAN, auteur de deux romans, *Le manteau de Greta Garbo* et *Veronica* publiés chez Grasset en 2014 et 2016, est responsable des pages littéraires des *Inrockuptibles* et du magazine *Vogue Paris*.

COLOMBE SCHNECK est l'auteur, entre autres, de *Val de Grâce* (Stock, 2008), prix de l'héroïne *Madame Figaro*, d'*Une femme célèbre* (Stock, 2010), prix Anna de Noailles de l'Académie française 2011, et de *La réparation* (Grasset, 2012), prix Thyde Monnier de la Société des gens de lettres.

© *Éditions Gallimard*, 2016.

Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris  
<http://www.gallimard.fr>

Cette édition électronique du livre  
*Lady*, collectifs Gallimard  
a été réalisée le 30 janvier 2017 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070178964 - Numéro d'édition : 298045).  
Code Sodis : N80924 - ISBN : 9782072662492.  
Numéro d'édition : 298046.

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo*